OEUVRES

DE

J. BARBEY D'AUREVILLY

POUSSIÈRES — RHYTHMES OUBLIÉS

AMAÏDÉE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCIX

PQ
2189
.B32
P63
1909
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/poussiresrhyth00barb

ŒUVRES

DE

J. BARBEY D'AUREVILLY

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

10 exemplaires sur papier de Chine.
5 — sur papier de Hollande.
5 — sur papier Whatman.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

ŒUVRES

DE

J. BARBEY D'AUREVILLY

POUSSIÈRES — RHYTHMES OUBLIÉS

AMAÏDÉE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCIX

POUSSIÈRES

LA HAINE DU SOLEIL

A mademoiselle L. R.

Un soir, j'étais debout auprès d'une fenêtre...
Contre la vitre en feu j'avais mon front songeur,
Et je voyais, là-bas, lentement disparaître
Un soleil embrumé qui mourait sans splendeur!
C'était un vieux soleil des derniers soirs d'automne,
Globe d'un rouge épais, de chaleur épuisé,
Qui ne faisait baisser le regard à personne,
Et qu'un aigle aurait méprisé!

Alors, je me disais, en une joie amère :
« Et toi, Soleil, aussi, j'aime à te voir sombrer !
Astre découronné comme un roi de la terre,
Tête de roi tondu que la nuit va cloîtrer ! »
Demain, je le sais bien, tu sortiras des ombres !
Tes cheveux d'or auront tout à coup repoussé !
Qu'importe ! j'aurai cru que tu meurs quand tu sombres !
Un moment je l'aurai pensé !

Un moment j'aurai dit : « C'en est fait, il succombe,
Le monstre lumineux qu'ils disaient éternel !
Il pâlit comme nous, il se meurt, et sa tombe
N'est qu'un brouillard sanglant dans quelque coin du ciel ! »
Grimace de mourir ! grimace funéraire !
Qu'en un ciel ennuité chaque jour il fait voir...
Eh bien, cela m'est doux de la sentir vulgaire,
Sa façon de mourir ce soir !

Car je te hais, Soleil, oh ! oui, je te hais comme
L'impassible témoin des douleurs d'ici-bas...
Chose de feu, sans cœur, je te hais comme un homme !
L'être que nous aimons passe et tu ne meurs pas !

L'œil bleu, le vrai soleil qui nous verse la vie,
Un jour perdra son feu, son azur, sa beauté,
Et tu l'éclaireras de ta lumière impie,
Insultant d'immortalité !

Et voilà, vieux Soleil, pourquoi mon cœur t'abhorre !
Voilà pourquoi je t'ai toujours haï, Soleil !
Pourquoi je dis, le soir, quand le jour s'évapore :
« Ah ! si c'était sa mort et non plus son sommeil ! »
Voilà pourquoi je dis, quand tu sors d'un ciel sombre :
« Bravo ! ses six mille ans l'ont enfin achevé !
L'œil du cyclope a donc enfin trouvé dans l'ombre
La poutre qui l'aura crevé ! »

Et que le sang en pleuve et sur nos fronts ruisselle,
A la place où tombaient tes insolents rayons !
Et que la plaie aussi nous paraisse éternelle
Et mette six mille ans à saigner sur nos fronts !
Nous n'aurons plus alors que la nuit et ses voiles,
Plus de jour lumineux dans un ciel de saphir !
Mais n'est-ce pas assez que le feu des étoiles
Pour voir ce qu'on aime mourir ?...

Pour voir la bouche en feu par nos lèvres usée
Nous dire froidement : « C'est fini, laisse-moi !! »
Et s'éteindre l'amour qui, dans notre pensée,
Allumait un soleil plus éclatant que toi !
Pour voir errer parmi les spectres de la terre
Le spectre aimé qui semble et vivant et joyeux,
La nuit, la sombre nuit est encore trop claire...
Et je l'arracherais des cieux !

LE BUSTE JAUNE

A mon grand ami

le comte Roselly de Lorgues.

Le Jour meurt, — et la Nuit met le pied sur sa tombe
Avec le noir orgueil d'avoir tué le Jour.
De la patère au sphinx l'épais rideau retombe,
Et le salon désert, dans son vaste pourtour,
A pris des airs de catacombe.

Et les volets fermés par-dessus le rideau
Ont fait comme un cercueil à ma sombre pensée...
Je suis seul comme un mort; — et la lampe baissée
Sous son capuchon noir près de moi déposée
Semble un moine sur un tombeau.

Et les vases d'albâtre au fond des encoignures
Blêmissent, vaporeux, mais paraissent encor.
Rien ne fait plus bouger les plis lourds des tentures...
Tout se tait, — excepté le vent du corridor
Qui pleure aussi sur les toitures!

Et par le capuchon de la lampe assombris
Les grands murs du salon semblent plus longs d'une aune...
Et dans le clair-obscur, oscillant, vague, atone,
On voit se détacher un buste, — un buste jaune,
Bombant d'un angle de lambris.

C'est un beau buste blond, — d'un blond pâle, — en argile,
Moulé divinement avec un art charmant.
Aucun nom ne se lit sur son socle fragile.
Je l'ai toujours vu là, dans ce coin, y restant
Comme un rêve, — un rêve immobile.

C'est un buste de femme, aux traits busqués et fins,
Aux cheveux relevés, aux tempes découvertes,
Et qui, là, de ce coin, voilé d'ombres discrètes,
Vous allonge en trois quarts, les paupières ouvertes,
De hautains regards incertains.

Ce fut pour moi toujours une étrange figure
Que ce buste de femme, et dès mes premiers ans
Je la cherchais des yeux dans sa pénombre obscure...
Puis, lorsque j'en fus loin par l'espace et le temps,
Dans mon cœur, — cette autre encoignure !

Car ce buste, ce fut... oui ! mon premier amour,
Le premier amour fou de mon cœur solitaire !
La femme qu'il était est restée un mystère...
C'était, m'avait-on dit, la tante de ma mère,
Une dame de Chavincour

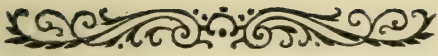
Morte vers les trente ans... Rien de plus. Sa toilette
En ce buste est très simple et celle de son temps.
Ses cheveux étagés n'ont pas même une aigrette.
On dirait, mais alors sans nœuds et sans rubans,
La reine Marie-Antoinette.

C'est bien là ce collier, ce collier de sequins,
Que les femmes serraient comme on fait sa ceinture,
La cravate du cou, bien plus que sa parure...
Et ce corsage aussi, dont la brusque échancrure
Descend jusqu'entre les deux seins.

O buste idolâtré de mon enfance folle,
Buste mystérieux, que je revois ce soir!...
Quand rien, rien dans mon cœur n'a plus une auréole,
Tu rayonnes toujours, jaune, dans ton coin noir,
O buste! ma première idole!

Tous les bustes vivants que j'ai pris sur mon cœur
S'y sont brisés, usés, déformés par la vie...
Leur argile de chair s'est plus vite amollie
Que ton argile, ô buste! immobile effigie
Et du temps inerte vainqueur!

Toi seul n'as pas bougé, buste, forme et matière!
La vie en s'écoulant n'a pu rien t'enlever...
Mon rêve, auprès de toi, je le viens achever...
Je songerai de toi jusques au cimetière,
Mais, ô buste! après moi, quel cœur fera rêver
Ton argile, — sur ma poussière?...



LE CID

A Georges Landry.

Un soir, dans la Sierra, passait Campéador.
Sur sa cuirasse d'or le soleil mirait l'or
Des derniers flamboiements d'une soirée ardente,
Et doublait du héros la splendeur flamboyante.
Il n'était qu'or partout, du cimier aux talons.
L'or des cuissards froissait l'or des caparaçons;
Des rubis grenadins faisaient feu sur son casque;
Mais ses yeux en faisaient plus encor sous son masque...
Superbe, et de loisir, il allait, sans pareil,
Et n'ayant rien à battre il battait le Soleil!

Et les pâtres, penchés aux rampes des montagnes,
Se le montraient flambant, au loin, dans les campagnes,
Comme une tour de feu, ce grand cavalier d'or,
Et disaient : « C'est saint Jacque ou bien Campéador ! »
Confondant tous les deux dans une même gloire,
L'un pour mieux l'admirer, l'autre pour mieux y croire.

Or, comme il passait là, magnifique et puissant,
Et calme, et grave et lent, le radieux passant
Entendit dans le creux d'un ravin solitaire
Une voix qui semblait, triste, sortir de terre :
Et c'était, étendu sur le sol, un lépreux,
Une immondice humaine, un monstre, un être affreux,
Dont l'aspect fit lever tout droit dans la poussière
Les deux pieds du cheval, se dressant en arrière,
Comme s'il eût compris que les fers de ses pieds
S'ils touchaient à cet être en resteraient souillés,
Et qu'il ne pourrait plus en essuyer la fange !

Cependant le héros, dans sa splendeur d'archange,
Inclinant son panache éclatant, aperçut

Ce hideux malandrin, sale et vil, le rebut
Du monde; — il lui tendit noblement son aumône
Du haut de son cheval cabré, comme d'un trône,
A ce lépreux impur, contagieux maudit,
Qui la lui demandait au nom de Jésus-Christ.
C'est alors qu'on put voir une chose touchante :
Allongeant vers le Cid sa main pulvérulente,
Le lépreux accroupi se mit sur ses genoux,
Surpris — le repoussé! — de voir un homme doux
Ne pas montrer l'horreur qu'inspirait sa présence
Et ne pas l'écarter du bois dur de sa lance;
Et, touché dans le cœur de voir cette pitié,
Il osa, lui le vil, l'affreux, l'humilié,
Dans un de ces élans plus forts que la nature,
Au gantelet d'acier coller sa bouche impure.

Le malheureux savait qu'il pouvait appuyer,
Sans lui donner son mal, sur le brillant acier,
Le mouiller de sa lèvre, y traîner son haleine.
Lui, qui n'avait jamais baisé de main humaine
Et qui donnait la mort d'un seul attouchement,
Vautra son front dartreux sur l'acier de ce gant.

Et le Cid le laissa très tranquillement faire;
Sans dédain, sans dégoût, sans haine, sans colère,
Immobile il restait, le grand Campéador!
Que pouvait-il penser sous le grillage d'or
De son casque en rubis, quand il vit cette audace?
Quel sentiment passa sous l'or de sa cuirasse?
Mais il fixa longtemps le lépreux, — puis, soudain,
Il arracha son gant et lui donna sa main.

LE VIEUX GOËLAND

A Léon Ostrowski.

C'ÉTAIT un fier oiseau, farouche et solitaire,
Au bec crochu d'or pâle, aux pieds d'ambre, à l'œil clair,
Arraché tout vivant au rocher, son repaire,
Aux flots verts, à la nue, aux brisants, au grand air!
Ils l'avaient pris dans un de ces jours de tempête
Où Satan, sur les mers, déchaîne son Sabbat...
Un harpon lui cassa l'aile au lieu de la tête,
Et ils en firent un forçat!

Dans le fond d'une cour aux quatre angles de pierre,
Ils l'avaient interné, ce sauvage reclus,
Qui restait toujours l'œil rentré sous sa paupière,
Comme un rêveur qui songe à ce qu'il ne voit plus!
Oh! lui, qui quand la mer se creusait en abîmes
Se plongeait dans sa courbe et remontait au jour,
Comme il a dû souffrir, ce fils des pics sublimes,
Des pierres plates de sa cour!

Comme il a dû souffrir sur la dalle poudreuse
Où son pied se séchait, encor trempé d'éther!
Comme il a dû souffrir de cette vie affreuse
Faite d'ennui du ciel et d'ennui de la mer!
Que je l'ai vu de fois, hérissé dans sa plume,
Le blême oiseau, — fait pierre aussi par la douleur!
Son aile grise était comme un manteau de brume
Pendant sur sa morne blancheur...

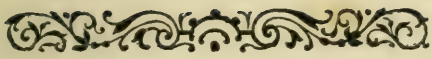
Il se tenait rigide en cette cour déserte,
Mais, lorsque par hasard quelqu'un la traversait,
Alors les yeux ouverts, bec ouvert, aile ouverte,
Vers le passant l'oiseau tout à coup s'en courait.

De son gosier sortait un cri strident et rauque,
Le cri sifflant du vent dans des agrès mouillés,
Et fixant ce passant d'un œil féroce et glauque
Il voulait lui percer les pieds!

Et si c'étaient les pieds de quelque jeune fille,
De ces pieds élégants, au souple brodequin,
Qui, sveltes et cambrés, moulés à la cheville,
Font craquer en marchant l'agaçant maroquin,
Alors... Oh! c'est alors que plus féroce encore
Le cruel se jetait sur ces pieds enivrants,
Comme si ces doux pieds divins, que l'homme adore,
Étaient l'horreur des Goëlands!

Que t'avaient-ils donc fait, ces pauvres pieds de femme,
Pour te mettre en fureur rien qu'à les voir passer?...
Que te rappelaient-ils?... Le branle de la lame
Sur laquelle autrefois tu pouvais te bercer?
Mutilé du harpon, aux rancunes cruelles,
Tombé des airs, tombé des pics, tombé des mâts!
Ils te narguaient, ces pieds, — tu les croyais des ailes...
Goëland, tu ne rêvais pas!

O mon vieux Goëland, ce n'était pas un rêve,
Le rêve d'un captif que rend fou la douleur!
Vieux pirate échoué sur cette horrible grève,
Ces pieds, — ces pieds charmants qui passaient, — ces pieds d'Ève
Que l'on prend dans sa main et qu'on met sur son cœur,
Mais qui n'y restent pas, légers, prompts, infidèles,
Faits pour nous fuir après être venus à nous,
O mon vieux Goëland, c'étaient bien là des ailes!
Et toi, — tu t'en sentais jaloux!



*
* *

A qui rêves-tu si tu rêve,
Front bombé que j'adore et voudrais entr'ouvrir,
Entr'ouvrir d'un baiser pénétrant comme un glaive,
Pour voir si c'est à moi, — que tu fais tant souffrir !
O front idolâtré, mais fermé, — noir mystère,
Plus noir que ces yeux noirs qui font la nuit en moi,
Et dont le sombre feu nourrit et désespère
L'amour affreux que j'ai pour toi !

Je n'ai su jamais si tu pense,
Si tu sens, — si ton cœur bat comme un autre cœur,
Et s'il est quelque chose au fond de ton silence
Obstinément gardé, cruellement boudeur!
Non! je n'ai jamais su s'il était dans ton âme
Une place où plus tard pût naître un sentiment;
Ou si tu dois rester une enfant, quoique femme :
Une enfant! pas même! — un néant!

Un néant qui semble la vie,
Mais qui fait tout oser aux cœurs comme le mien!
Car l'être inanimé qu'on aime nous défie.
On brûlerait le marbre en l'aimant! — Mais le rien!!
Le rien vêtu d'un corps* . . . . . .

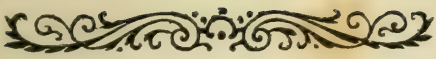
* Vers inachevés, retrouvés, ainsi que les suivants, dans un très ancien cahier de jeunesse.

*
* *

DÉBOUCLEZ-LES, vos longs cheveux de soie,
Passez vos mains sur leurs touffes d'anneaux,
Qui réunis empêchent qu'on ne voie
Vos longs cils bruns qui font vos yeux si beaux!
Lissez-les bien, puisque toutes pareilles
Négligemment deux boucles retombant
Roulent autour de vos blanches oreilles,
Comme autrefois, quand vous étiez enfant,

Quand vos seize ans ne vous avaient quittée
Pour s'en aller où tous nos ans s'en vont,
En nous laissant, dans la vie attristée,
Un cœur usé plus vite que le front!
Ah! c'est alors que je vous imagine
Vous jetant toute aux bras de l'avenir,
Sans larme aux yeux et rien dans la poitrine...
Rien qui vous fît pleurer ou souvenir!

Ah! de ce temps montrez-moi quelque chose
En vous coiffant comme alors vous étiez;
Que je vous voie ainsi, que je repose
Sur vos seize ans mes yeux de pleurs mouillés...



*
* *

Oh! les yeux adorés ne sont pas ceux qui virent
Qu'on les aimait, — alors qu'on en mourait tout bas!
Les rêves les plus doux ne sont pas ceux que firent
Deux êtres, cœur à cœur et les bras dans les bras!
Les bonheurs les plus chers à notre âme assouvie
Ne sont pas ceux qu'on pleure après qu'ils sont partis;
Mais les plus beaux amours que l'on eut dans la vie
Du cœur ne sont jamais sortis!

Ils sont là, vivent là, durent là. — Les années
Tombent sur eux en vain. On les croit disparus,
Perdus, anéantis, au fond des destinées!...
Et le destin, c'est eux, qui semblaient n'être plus!
On a dix fois aimé depuis eux. — La jeunesse
A coulé, fastueuse et brûlante, — et le Temps
Amène, un soir d'hiver, par la main, la vieillesse,
Qui nous prend, elle! par les flancs!

Mais ces flancs terrassés qu'on croyait sans blessure
En ont une depuis qu'ils respirent, hélas!
D'un trait mal appuyé légère égratignure,
Qui n'a jamais guéri, mais qui ne saignait pas!...
Ce n'était rien, — le pli de ces premières roses
Qu'on s'écrase au printemps sur le cœur, quand il bout...
Ah! dans ce cœur combien il a passé de choses!
Mais ce rien resté... c'était tout!

On n'en parlait jamais... Jamais, jamais personne
N'a su que sous un pli de nos cœurs se cachait,
Comme une cantharide au fond d'une anémone,
Un sentiment sans nom que rien n'en détachait!

Ce n'était pas l'amour exprimé qui s'achève
Dans des bras qu'on adore et qu'on hait tour à tour...
Ce n'était pas l'amour, ce n'en était qu'un rêve...
Mais c'était bien mieux que l'amour!

Et sous tous ces amours qui fleurissent la vie,
Et sous tous les bonheurs qui peuvent l'enivrer,
Nous avons retrouvé toujours cette folie,
A laquelle le cœur n'a rien à comparer!
Et nous avons subi partout l'étrange empire
De ce rêve tenace, — et vague, — mais vainqueur,
Et jusque dans tes bras, Clara, ce doux vampire
Est venu s'asseoir sur mon cœur.

Tu ne devinas pas ce que j'avais dans l'âme...
Tu faisais à mon front couronne de ton bras,
Et de ton autre main qui me versait sa flamme
Tu me tâtais ce cœur où, toi, tu n'étais pas!
Tu cherchais à t'y voir, chère fille égarée,
Tu disais : « Tu te tais, mon bien-aimé ; qu'as-tu ?... »
Je n'avais rien, Clara, — mais, ma pauvre adorée,
C'est ce rien-là que j'avais vu!

Il se levait tout droit, ce rien, dans ma pensée.
Ce n'était qu'un fantôme, un visage incertain...
Mais des chers souvenirs de notre âme abusée
Le plus fort, c'est toujours, toujours le plus lointain !
Perspective du cœur ardent qui se dévore,
Le passé reculant brille plus à nos yeux...
Et le jour le plus beau n'est qu'un spectre d'aurore,
Qui revient rôder dans les cieux !

Et toi, tu l'as été, ce spectre d'une aurore,
Dont le rayon pour moi ne s'éteignit jamais !
Mais toi, jour de mes yeux, ma Clara que j'adore,
Tu n'as pas effacé cette *autre* que j'aimais !...
Une étoile planant sur les mers débordées
Se mire dans leurs flots et rit de leurs combats...
Combien donc nous faut-il de femmes possédées
Pour valoir celle qu'on n'eut pas ?...

*
* *

« Oh ! pourquoi voyager ? » as-tu dit. C'est que l'âme
Se prend de longs ennuis et partout et toujours ;
C'est qu'il est un désir, ardent comme une flamme,
Qui, nos amours éteints, survit à nos amours !
C'est qu'on est mal ici ! — Comme les hirondelles,
Un vague instinct d'aller nous dévore à mourir ;
C'est qu'à nos cœurs, mon Dieu ! vous avez mis des ailes.
Voilà pourquoi je veux partir !

C'est que le cœur hennit en pensant aux voyages,
Plus fort que le coursier qui sellé nous attend;
C'est qu'il est dans le nom des plus lointains rivages
Des charmes sans pareils pour celui qui l'entend;
Irrésistible appel, ranz des vaches pour l'âme
Qui cherche son pays perdu — dans l'avenir;
C'est fier comme un clairon, doux comme un chant de femme.
Voilà pourquoi je veux partir!

C'est que toi, pauvre enfant, et si jeune et si belle,
Qui vivais près de nous et couchais sur nos cœurs,
Tu n'as pas su dompter cette force rebelle
Qui nous jeta vers toi pour nous pousser ailleurs!
Tu n'as plus de mystère au fond de ton sourire,
Nous le connaissons trop pour jamais revenir;
La chaîne des baisers se rompt, — l'amour expire...
Voilà pourquoi je veux partir!

En vain, tout en pleurant, la femme qui nous aime
Viendrait à notre épaule agrafer nos manteaux,
Nous resterions glacés à cet instant suprême;
A trop couler pour nous des pleurs ne sont plus beaux.

Nous n'entendrions plus cette voix qui répète :
« Oh ! pourquoi voyager ? » dans un tendre soupir,
Et nous dirions adieu sans retourner la tête.
Voilà pourquoi je veux partir !

Oh ! ne m'accuse pas ; accuse la nature,
Accuse Dieu plutôt, — mais ne m'accuse pas !
Est-ce ma faute, à moi, si dans la vie obscure
Mes yeux ont soif de jour, mes pieds ont soif de pas ?
Si je n'ai pu rester à languir sur ta couche,
Si tes bras m'étouffaient sans me faire mourir,
S'il me fallait plus d'air qu'il n'en peut dans ta bouche...
Voilà pourquoi je veux partir !

Pourquoi ne pouvais-tu suffire à ma pensée ?
Et tes yeux n'être plus que mes seuls horizons ?
Pourquoi ne pas cacher ma tête reposée
Sous les abris d'or pur de tes longs cheveux blonds ?
Comme la jeune épouse endormie à l'aurore,
La fleur d'amour, comme elle, au soir va se rouvrir...
Mais si l'amour n'est plus, pourquoi de l'âme encore ?
Voilà pourquoi je veux partir !

Tu ne la connais pas, cette vie ennuyée,
Lasse de pendre au mât, avide d'ouragan.
Toi, tu restes toujours, sur ton coude appuyée,
A voir stagner la tienne ainsi qu'un bel étang.
Restes-y ! Mon amour fut l'ombre d'un nuage
Sur l'étang ; — le soleil y reviendra frémir !
Tu ne garderas pas trace de mon passage...
Voilà pourquoi je veux partir !

O coupe de vermeil où j'ai puisé la vie,
Je ne t'emporte pas dans mon sein tout glacé !
Reste derrière moi, reste à demi remplie,
Offrande à l'avenir et débris du passé.
Je peux boire à présent, sans que trop il m'en coûte,
Un breuvage moins doux et moins prompt à tarir,
Dans le creux de mes mains, aux fossés de la route...
Voilà pourquoi je veux partir !

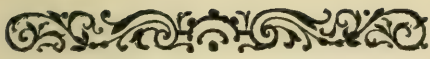
Mais, si c'est t'offenser que partir, oh ! pardonne ;
Quoique de ces douleurs dont tu n'eus point ta part
Rien, hélas ! (et pourtant autrefois tu fus bonne !)
Ne saurait racheter le crime du départ.

Pourquoi t'associerais-je à mon triste voyage?
Lorsque tu le pourrais, oserais-tu venir?
Plus sombre que Lara, je n'aurai point de page...
Voilà pourquoi je veux partir!

Et qu'importe un pardon! — Innocent ou coupable,
On n'est jamais fidèle ou parjure à moitié;
Le cœur, sans être dur, demeure inébranlable,
Et l'oubli lui vaut mieux qu'une vaine pitié.
Ah! l'oubli! quel repos quand notre âme est lassée!
Endors-toi dans ses bras, sans rêver ni souffrir...
Je ne veux rien de toi... pas même une pensée!
Voilà pourquoi je veux partir!

Car il est, tu le sais, ô femme abandonnée,
Un voyageur plus vieux, plus sans pitié que moi,
Et ce n'est pas un jour, quelques mois, une année,
Mais c'est tout qu'il doit prendre, aux autres comme à toi!
Tel que des épis d'or sciés d'un bras avide,
Il prend beauté, bonheur, et jusqu'au souvenir,
Fait sa gerbe et s'en va du champ qu'il laisse aride...
Voilà pourquoi je veux partir!

Oui ! partir avant lui, partir avant qu'il vienne !
Te laisser belle encor sous tes pleurs répandus,
Ne pas chercher ta main qui froidit dans la mienne,
Et, sous un front terni, tes yeux, astres perdus !
N'eût-on que le respect de celle qui fut belle
Il faudrait s'épargner de la voir se flétrir,
Puisque Dieu ne veut pas qu'elle soit immortelle !
Voilà pourquoi je veux partir !



*
* *

Si tu pleures jamais, que ce soit en silence;
Si l'on te voit pleurer, essuie au moins tes pleurs!
Car tu ne peux trouver au fond de ta souffrance
Le calme fier qui naît des injustes douleurs.

Non! tu ne le peux pas. Si ta vie est brisée,
Qui me brisa le cœur où tu vivais? Dis-moi,
Dis-moi qui l'a voulu, si je t'ai délaissée?
Tes pleurs amers et vains n'accuseraient que toi!

Les femmes sont ainsi. Que je t'eusse trahie,
Tu reviendrais m'offrir à genoux mon pardon !
— Si tu m'aimais, pourquoi cette triste folie
D'implorer de l'amour la fuite et l'abandon?

Mon orgueil t'obéit sans risquer un murmure.
A ce monde sans cœur je cache mes regrets;
Sous un dédain léger je voile ma torture,
Et si bien — que toi-même aussi t'y tromperais!

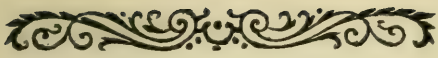
Et tu m'aimas pourtant! Amour triste et rapide,
Ne me semblait-il pas le plus profond des deux?
Sans moi de quel bonheur étais-tu donc avide,
Puisque avec moi jamais tu n'avais l'air heureux?

Mais à présent sans moi plus heureuse, j'espère,
Si tu penses parfois à celui qui t'aimait,
Ne te repens-tu pas d'avoir fait un mystère
Du mal que tu cachais et qui l'inquiétait?

Et si tu t'en repens cache-le dans ton âme.
Tout n'est-il pas, hélas ! entre nous consommé ?...
O toi qui n'eus jamais l'abandon d'une femme,
Reste ce que tu fus, ô blond Sphinx trop aimé !

*
* *

Oh! comme tu vieillis! tu n'en es pas moins belle;
Ton front au poids des ans refuse de fléchir.
La rose de ta lèvre est peut-être éternelle,
Puisque pleurs ni baisers, rien n'a pu la flétrir!
Oh! comme tu vieillis! Je te retrouve toute,
Comme autrefois, — après deux ans d'amour cueillis!
Mais sur ce cœur à toi ton cœur frissonne et doute...
Pauvre enfant, comme tu vieillis!



L'ÉCHANSON

A Clary.

Tu ne sais pas, Clary, quand, heureuse, ravie,
Tu me tends ton épaule et ton front tour à tour,
Que dans la double coupe où je puise la vie
Il est un autre goût que celui de l'amour...
O ma chère Clary, tu ne sais pas sans doute
Qu'il est derrière nous un funèbre Échanson,
Dont la main doit verser d'abord, goutte par goutte,
Dans tout amour un froid poison.

Dès que nous nous aimons, cet Échanson terrible
Apparaît, — et grandit, comme un spectre fatal;
Il ne nous quitte plus... présent, quoique invisible,
De l'amour partagé mystérieux vassal.
Partout où nous allons, comme un sinistre page
Il s'attache à nos pas, il se tient à nos flancs,
Et l'horrible poison que d'abord il ménage
Bientôt il le verse à torrents!

Il le verse et l'on boit... Dans les yeux qu'on adore
Du poison répandu naissent, hélas! des pleurs;
Ils coulent; on les boit; — mais lui, lui, verse encore,
Et le poison cruel a filtré dans nos cœurs!
Il verse; — et le baiser se glace aux lèvres pures;
Il verse; — et tout périt des plus fraîches amours!
Mais, comme indifférent à tant de flétrissures,
L'Empoisonneur verse toujours!...

Ne l'as-tu jamais vu, ce pâle et noir Génie
Qui naît avec l'amour pour le faire mourir?
N'as-tu jamais senti se glisser dans ta vie
Le poison qui, plus tard, doit si bien la flétrir?

N'as-tu jamais senti, sur tes lèvres avides,
De l'Échanson de mort le philtre affreux passer?...
Car le jour n'est pas loin peut-être où, les mains vides,
Il n'aura plus rien à verser!

Et quand ce jour-là vient tout est fini pour l'âme;
Tous les regrets sont vains, tous les pleurs superflus!
L'amant n'est plus qu'un homme, et l'amante une femme,
Et ceux qui s'aimaient tant, hélas! ne s'aiment plus!
Une clarté jaillit, une clarté cruelle,
Qui montre les débris du cœur brisé, vaincu;
« Ce n'est plus toi! » dit-il. — « Ce n'est plus toi! » dit-elle.
Le masque tombe, et l'on s'est vu.

O ma pauvre Clary, ma fidèle maîtresse,
Nous verrons-nous un jour ainsi (destin jaloux!),
Sans ce masque divin que nous met la jeunesse,
Masque d'illusions, cent fois plus beau que nous?
Verrons-nous, ma Clary, — grand Dieu! faut-il le croire? —
Le noir Empoisonneur entre nous quelque jour,
Tout prêt à nous verser, à nous tout prêts à boire,
L'effroyable ennui de l'amour?

Hélas! c'est déjà fait... J'ai bu du froid breuvage
Que l'Échanson de mort verse, — et qu'il faut tarir;
Et j'ai senti, Clary, chaque jour davantage,
Que je l'épuiserais sans pouvoir en mourir!
S'il t'est doux de m'aimer, préserve ta tendresse,
Ne bois pas que bien tard, bien longtemps après moi!
Et rêve encor l'amour du cœur qui te délaisse...
Du triste cœur qui fut à toi!

Février 1843.

LA BEAUTÉ

A Armance.

Eh quoi! vous vous plaignez, vous aussi, de la vie!
Vous avez des douleurs, des ennuis, des dégoûts!
Un dard sans force aux yeux, sur la lèvre une lie,
Et du mépris au cœur! — Hélas! c'est comme nous!
Lie aux lèvres? — poison, reste brûlant du verre;
Dard aux yeux? — rapporté mi-brisé des combats;
Et dans le cœur mépris? — Éternel Sagittaire
Dont le carquois ne tarit pas!

Vous avez tout cela, — comme nous, ô Madame!
En vain Dieu répandit ses sourires sur vous!
La Beauté n'est donc pas tout non plus pour la femme
Comme en la maudissant nous disions à genoux,
Et comme tant de fois, dans vos soirs de conquête,
Vous l'ont dit vos amants, en des transports perdus,
Et que, dans votre ennui, vous détourniez la tête,
O Dieu! n'y pensant déjà plus...

Ah! non, tu n'es pas tout, Beauté, — même pour Celle
Qui se mirait avec le plus d'orgueil en toi,
Et qui, ne cachant pas sa fierté d'être belle,
Plongeait les plus grands cœurs dans l'amour et l'effroi!
Ah! non, tu n'es pas tout... C'est affreux; mais pardonne!
Si l'homme eût pu choisir, il n'eût rien pris après;
Car il a cru longtemps, au bonheur que tu donne,
Beauté! que tu lui suffirais!

Mais l'homme s'est trompé, je t'en atteste, Armance!
Qui t'enivrais de toi comme eût fait un amant,
Puisant à pleines mains dans ta propre existence,
Comme un homme qui boit l'eau d'un fleuve en plongeant.

Pour me convaincre, hélas! montre-toi tout entière;
Dis-moi ce que tu sais... l'amère vérité.
Ce n'est pas un manteau qui cache ta misère,
C'est la splendeur de la Beauté!

Dis-moi ce que tu sais... De ta pâleur livide,
Que des tempes jamais tes mains n'arracheront
Et qui semble couler d'une coupe homicide
Que le destin railleur renversa sur ton front;
De ton sourcil froncé, de l'effort de ton rire,
De ta voix qui nous ment, de ton œil qui se tait,
De tout ce qui nous trompe, hélas! et qu'on admire,
Ah! fais-moi jaillir ton secret.

Dis tout ce que tu sais... Rêves, douleur et honte,
Désirs inassouvis par des baisers cuisants,
Nuits, combats, voluptés, souillures qu'on affronte
Dans l'infâme fureur des échevèlements!
Couche qui n'est pas vide et qu'on fuit, — fatale heure
De la coupable nuit dont même on ne veut plus,
Et qu'on s'en va finir au balcon où l'on pleure,
Et qui transit les coudes nus!

Ah! plutôt, ne dis rien! car je sais tout, Madame!
Je sais que le Bonheur habite de beaux bras;
Mais il ne passe pas toujours des bras dans l'âme...
On donne le bonheur, on ne le reçoit pas!
La coupe où nous buvons n'éprouve pas l'ivresse
Qu'elle verse à nos cœurs, brûlante volupté!
Vous avez la Beauté, — mais un peu de tendresse,
Mais le bonheur senti de la moindre caresse,
Vaut encor mieux qué la Beauté.

SUR SON ALBUM

A Armance.

Vous voulez donc que sur la blanche page,
Fruits d'un arbre flétri, soient écrits quelques vers?
Oh! pourquoi votre cœur n'a-t-il pas pour image
Ces candides feuillets à mes regrets ouverts!
J'essaierais d'y tracer, peut-être avec délices,
Le doux mot qu'en raillant vous dites chaque jour;
Mais votre cœur, hélas! est si plein de caprices
Que la place y manque à l'amour!

*
* *

Si j'avais, sous ma mantille,
Cet œil gris de lin,
Et cette svelte cheville
Dans mon svelte brodequin;

Si j'avais ta morbidesse,
Tes cheveux dorés,
Retombant en double tresse
Jusque sur mes reins cambrés!

Si j'avais, ô ma pensée,
Dans mon corset blanc,
Ta blonde épaule irisée
D'un duvet étincelant !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Enfin, si je semblais faite
Pour donner la loi,
Je serais une coquette
Plus coquette encor que toi !

Je voudrais être une reine
Fière comme un paon,
Dont on aurait grande peine
A baiser le bout du gant.

Je ne serais pas de celles,
Froides à moitié,
Qui d'abord font les cruelles,
Et puis après ont pitié.

Je serais une tigresse,
Rebelle aux amours,
Cachant la griffe traîtresse
Dans ma patte de velours!

Je ferais souffrir aux âmes
Mille bons tourments,
Et je vengerais les femmes
De tous leurs fripons d'amants;

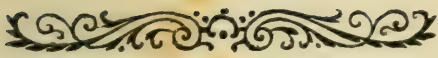
Et, sans l'éventail qui cache
Deux beaux yeux moqueurs,
Je rirais sur leur moustache
De leur flamme et de leurs pleurs;

Et je passerais ma vie
A les désoler,
Et je serais si jolie
Qu'il leur faudrait bien m'aimer!

Et puis, si d'aimer l'envie
Un jour me prenait,
Je n'aurais de fantaisie
Que pour celui qui dirait :

« Si comme toi j'étais faite
Pour donner la loi,
Je serais une coquette
Plus coquette encor que toi! »

Aime-moi donc, ma Paulette,
O mon blond trésor!
Aimer un fat? toi, coquette!
Ce sera t'aimer encor!



A ROGER DE BEAUVOIR

EN LUI ENVOYANT « LA BAGUE D'ANNIBAL »

Poète de cape et d'épée,
A qui n'a jamais résisté
Ni la Muse ni la Beauté,
Ni la Grâce désoccupée,
Thaumaturge d'amour, qui peux d'une poupée
Faire un démon de volupté !

Tu redemandes cette histoire
Qu'aux temps si fous de mon passé
J'écrivis, un soir, de mémoire,
Avec de l'encre rose et noire
Et la gaîté d'un cœur brisé !

Revois ce portrait d'une femme
Dont le sourire était mortel,
Argile inaccessible aux chaleurs de la flamme,
Corps charmant, mais vide d'une âme.
C'est de la vengeance... au pastel !

Une vengeance... faible chose !
Qui ne rachète rien des maux qu'on a soufferts !
Elle s'énerve dans ma prose...
Mais, comme un fort poison dans des parfums de rose,
Elle enivrerait dans tes vers !

SAIGNE, MON CŒUR!

Saigne, saigne, mon cœur... saigne! Je veux sourire.
Ton sang teindra ma lèvre et je cacherai mieux,
Dans sa couleur de pourpre et dans ses plis joyeux,
La torture qui me déchire.

Saigne, saigne, mon cœur, saigne plus lentement!
Prends garde! on t'entendrait... Saigne dans le silence,
Comme un cœur épuisé qui déjà saigna tant,
A bout de sang et de souffrance!

Quand, parmi les sans-cœur, pauvre cœur, je te traîne,
Sous mon froc étriqué tu saignes dans ta nuit,
Les six lignes de chair de la poitrine humaine
Pourraient trahir ton faible bruit.

Mais je ne permets pas aux hommes de la foule,
Insolents curieux de tout cruel destin,
De t'approcher, cœur fier, pour entendre en mon sein
Dégoutter le sang qui s'écoule.

Saigne, saigne, mon cœur... J'étoufferai l'haleine
Qui pourrait, à l'odeur, révéler le martyr!
Saigne et meurs, cœur maudit... car la Samaritaine
Manque à jamais pour te guérir!

LES NÉNUPHARS

A la baronne de B...

Allons! bel oiseau bleu, venez chanter votre romance à Madame...
Suzanne.

« Vous ne mettrez jamais dans votre flore amoureuse le Nénuphar blanc qui s'appelle... »
Une première lettre.

NÉNUPHARS blancs, ô lys des eaux limpides,
Neige montant du fond de leur azur,
Qui, sommeillant sur vos tiges humides,
Avez besoin, pour dormir, d'un lit pur;
Fleurs de pudeur, oui! vous êtes trop fières
Pour vous laisser cueillir... et vivre après.
Nénuphars blancs, dormez sur vos rivières,
Je ne vous cueillerai jamais!

Nénuphars blancs, ô fleurs des eaux rêveuses,
Si vous rêvez, à quoi donc rêvez-vous?...
Car pour rêver il faut être amoureuses,
Il faut avoir le cœur pris... ou jaloux;
Mais vous, ô fleurs que l'eau baigne et protège,
Pour vous, rêver... c'est aspirer le frais!
Nénuphars blancs, dormez dans votre neige!
Je ne vous cueillerai jamais!

Nénuphars blancs, fleurs des eaux engourdies
Dont la blancheur fait froid aux cœurs ardents,
Qui vous plongez dans vos eaux détiédies
Quand le soleil y luit, Nénuphars blancs!
Restez cachés aux anses des rivières,
Dans les brouillards, sous les saules épais...
Des fleurs de Dieu vous êtes les dernières!
Je ne vous cueillerai jamais!

*
* *

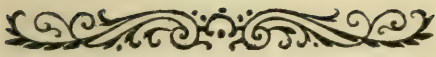
Je vivais sans cœur, tu vivais sans flamme,
Incomplets, mais faits pour un sort plus beau ;
Tu pris de mes sens, je pris de ton âme,
Et tous deux ainsi nous nous partageâme :
Mais c'est toi qui fis le meilleur cadeau !

Oui ! c'est toi, merci... C'est toi, sainte femme,
Qui m'as fait sentir le profond amour...
Je mis de ma nuit dans ta blancheur d'âme,
Mais toi, dans la mienne, as mis le grand jour !

Je tombais, tombais... Cet ange fidèle
Qui suit les cœurs purs ne me suivait pas...
Pour me soutenir me manquait son aile...
Mais Dieu m'entr'ouvrit ton cœur et tes bras!

Et j'aime tes bras... tes bras mieux qu'une aile;
Car une aile, hélas! sert à nous quitter :
L'ange ailé s'en va lorsque Dieu l'appelle...
Tandis que des bras servent à rester!

Porte-Maillot, Jeudi Saint 1852.



LA MAITRESSE ROUSSE

Je pris pour maître, un jour, une rude maîtresse,
Plus fauve qu'un jaguar, plus rousse qu'un lion !
Je l'aimais ardemment, âprement, sans tendresse,
Avec possession plus qu'adoration !
C'était ma rage, à moi ! la dernière folie
Qui saisit, — quand, touché par l'âge et le malheur,
On sent au fond de soi la jeunesse finie...
Car le soleil des jours monte encor dans la vie,
Qu'il s'en va baissant dans le cœur !

Je l'aimais! et jamais je n'avais assez d'elle!
Je lui disais : « Démon des dernières amours,
Salamandre d'enfer, à l'ivresse mortelle,
Quand les cœurs sont si froids, embrase-moi toujours!
Verse-moi dans tes feux les feux que je regrette,
Ces beaux feux qu'autrefois j'allumais d'un regard!
Rajeunis le rêveur, réchauffe le poète,
Et, puisqu'il faut mourir, que je meure, ô Fillette!
Sous tes morsures de jaguar! »

Alors je la prenais, dans son corset de verre,
Et sur ma lèvre en feu qu'elle enflammait encor
J'aimais à la pencher, coupe ardente et légère,
Cette rousse beauté, ce poison dans de l'or!
Et c'étaient des baisers!... Jamais, jamais vampire
Ne suça d'une enfant le cou charmant et frais
Comme moi je suçais, ô ma rousse hétaïre,
La lèvre de cristal où buvait mon délire
Et sur laquelle tu brûlais!

Et je sentais alors ta foudroyante haleine
Qui passait dans la mienne et, tombant dans mon cœur,

Y redoublait la vie, en effaçait la peine,
Et pour quelques instants en ravivait l'ardeur!
Alors, Fille de Feu, maîtresse sans rivale,
J'aimais à me sentir incendié par toi
Et voulais m'endormir, l'air joyeux, le front pâle,
Sur un bûcher brillant, comme Sardanapale,
Et le bûcher était en moi!

« Ah! du moins celle-là sait nous rester fidèle, —
Me disais-je, — et la main la retrouve toujours,
Toujours prête à qui l'aime et vit altéré d'elle,
Et veut dans son amour perdre tous ses amours! »
Un jour elles s'en vont, nos plus chères maîtresses;
Par elles, de l'Oubli nous buvons le poison,
Tandis que cette Rousse, indomptable aux caresses,
Peut nous tuer aussi, — mais à force d'ivresses,
Et non pas par la trahison!

Et je la préférais, féroce, mais sincère,
A ces douces beautés, au sourire trompeur,
Payant les cœurs loyaux d'un amour de faussaire!...
Je savais sur quel cœur je dormais sur son cœur!

L'or qu'elle me versait et qui dorait ma vie,
Soleillant dans ma coupe, était un vrai trésor !
Aussi ce n'était pas pour le temps d'une orgie,
Mais pour l'éternité, que je l'avais choisie :
Ma compagne jusqu'à la mort !

Et toujours agrafée à moi comme une esclave,
Car le tyran se rive aux fers qu'il fait porter,
Je l'emportais partout dans son flacon de lave,
Ma topaze de feu, toujours près d'éclater !
Je ressentais pour elle un amour de corsaire,
Un amour de sauvage, effréné, fol, ardent !
Cet amour qu'Hégésippe avait, dans sa misère,
Qui nous tient lieu de tout, quand la vie est amère,
Et qui fit mourir Sheridan !

Et c'était un amour toujours plus implacable,
Toujours plus dévorant, toujours plus insensé !
C'était comme la soif, la soif inexorable
Qu'allumait autrefois le philtre de Circé ;
Je te reconnaissais, voluptueux supplice !
Quand l'homme cherche, hélas ! dans ses maux oubliés,

De l'abrutissement le monstrueux délice...
Et n'est — Circé! — jamais assez, à son caprice,
La Bête qui lèche tes pieds!

Pauvre amour, — le dernier, — que les heureux du monde
Dans leur dégoût hautain s'amusent à flétrir,
Mais que doit excuser toute âme un peu profonde
Et qu'un Dieu de bonté ne voudra point punir!
Pour bien apprécier sa douceur mensongère,
Il faudrait, quand tout brille au plafond du banquet,
Avoir caché ses yeux dans l'ombre de son verre
Et pleuré dans cette ombre, — et bu la larme amère
Qui tombait et qui s'y fondait!

Un soir je la buvais, cette larme, en silence...
Et, replongeant ma lèvre entre tes lèvres d'or,
Je venais de reprendre, ô ma sombre Démence!
L'ironie, et l'ivresse, et du courage encore!
L'Esprit — l'Aigle vengeur qui plane sur la vie —
Revenait à ma lèvre, à son sanglant perchoir...
J'allais recommencer mes accès de folie
Et rire de nouveau du rire qui défie...
Quand une femme, en corset noir,

Une femme... Je crus que c'était une femme,
Mais depuis... Ah! j'ai vu combien je me trompais,
Et que c'était un ange, et que c'était une âme,
De rafraîchissement, de lumière et de paix!
Au milieu de nous tous, charmante solitaire,
Elle avait les yeux pleins de toutes les pitiés.
Elle prit ses gants blancs et les mit dans mon verre,
Et me dit, en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux plus que vous buviez! »

Et ce simple mot-là décida de ma vie
Et fut le coup de Dieu qui changea mon destin.
Et quand elle le dit, sûre d'être obéie,
Sa main vint chastement s'appuyer sur ma main.
Et, depuis ce temps-là, j'allai chercher l'ivresse
Ailleurs... que dans la coupe où bouillait ton poison,
Sorcière abandonnée, ô ma Rousse Maîtresse!!!
Bel exemple de plus que Dieu, dans sa sagesse,
Mit l'ange au-dessus du démon!

A Paris, 11 novembre 1854.

TREIZE ANS

Elle avait dix-neuf ans. Moi, treize. Elle était belle ;
Moi, laid. Indifférente, — et moi je me tuais...
Rêveur sombre et brûlant, je me tuais pour elle.
Timide, concentré, fou, je m'exténuais.
Mes yeux noirs et battus faisaient peur à ma mère ;
Mon pâle front avait tout à coup des rougeurs
Qui me montaient du cœur comme un feu sort de terre !
Je croyais que j'avais deux cœurs.

Un n'était pas assez pour elle. Ma poitrine
Semblait sous ces deux cœurs devoir un jour s'ouvrir
Et les jeter tous deux sous sa fière bottine
Pour qu'elle pût fouler mieux aux pieds son martyr !
O de la puberté la terrible démence !
Qui ne les connut pas, ces amours de treize ans ?
Solfatares du cœur qui brûlent en silence,
Embrasements, étouffements !

Je passais tous mes jours à ne regarder qu'elle...
Et le soir, mes deux yeux, fermés comme deux bras,
L'emportaient, pour ma nuit, au fond de leur prunelle...
Ah ! le regard fait tout, quand le cœur n'ose pas !
Le regard, cet oseur et ce lâche, en ses fièvres,
Sculpte le corps aimé sous la robe, à l'écart...
Notre cœur, nos deux mains, et surtout nos deux lèvres,
Nous les mettons dans un regard !

Mais un jour je les mis ailleurs... et dans ma vie
Coup de foudre reçu n'a fumé plus longtemps !
C'est quand elle me dit : « Cousin, je vous en prie... »
Car nous étions tous deux familiers et parents ;

Car ce premier amour, dont la marque nous reste
Comme l'entaille, hélas! du carcan reste au cou,
Il semble que le Diable y mêle un goût d'inceste
Pour qu'il soit plus ivre et plus fou!

Et c'était un : « Je veux! » que ce : « Je vous en prie,
Allons voir le cheval que vous dressez pour moi... »
Elle entra hardiment dans la haute écurie,
Et moi, je l'y suivis, troublé d'un vague effroi...
Nous étions seuls; l'endroit était grand et plein d'ombre,
Et le cheval, sellé comme pour un départ,
Ardent au râtelier, piaffait dans la pénombre...
— Mes deux lèvres, dans mon regard,

Se collaient à son corps, — son corps, ma frénésie! —
Arrêté devant moi, cambré, voluptueux,
Qui ne se doutait pas que j'épuisais ma vie
Sur ses contours, étreints et mangés par mes yeux!
Elle avait du matin sa robe blanche et verte,
Et sa tête était nue, et ses forts cheveux noirs
Tordus, tassés, lissés, sans une boucle ouverte,
Avaient des lueurs de miroirs!

Elle se retourna : « Mon cousin, — me dit-elle
Simplement, de ce ton qui nous fait tant de mal ! —
Vous n'êtes pas assez fort pour me mettre en selle ?... »
Je ne répondis point, — mais la mis à cheval
D'un seul bond !... avec la rapidité du rêve,
Et, ceignant ses jarrets de mes bras éperdus,
Je lui dis, enivré du fardeau que j'enlève :
« Pourquoi ne pesez-vous pas plus ? »

Car on n'a jamais trop de la femme qu'on aime
Sur le cœur, — dans les bras, — partout, — et l'on voudrait
Souvent mourir pâmé... pâmé sous le poids même
De ce corps, dense et chaud, qui nous écraserait !
Je la tenais toujours sous ses jarrets ; — la selle
Avait reçu ce poids qui m'en rendait jaloux,
Et je la regardais, dans mon ivresse d'elle,
Ma bouche effleurant ses genoux ;

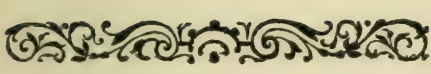
Ma bouche qui séchait de désir, folle, avide...
Mais Elle, indifférente en sa tranquillité,
Tendait rêveusement les rênes de la bride,
— Callipyge superbe, assise de côté ! —

Tombant sur moi de haut, en renversant leur flamme,
Ses yeux noirs, très couverts par ses cils noirs baissés,
Me brûlaient jusqu'au sang, jusqu'aux os, jusqu'à l'âme,
Sans que je leur criasse : « Assez ! »

Et le désir, martyre à la fois et délice,
Me couvrait de ses longs frissons interrompus ;
Et j'éprouvais alors cet étrange supplice
De l'homme qui peut tout... et pourtant n'en peut plus !
A tenir sur mes bras sa cuisse rebondie,
Ma tête s'en allait, — tournoyait, — j'étais fou !
Et j'osai lui planter un baiser... d'incendie
Sur la rondeur de son genou !

Et ce baiser la fit crier comme une flamme
Qui l'eût mordue au cœur, au sein, au flanc, partout !
Et ce baiser tombé sur un genou de femme
Par la robe voilé, puis ce cri... ce fut tout !
Ce fut tout ce jour-là. — Rigide sur sa selle,
Elle avait pris mon front et l'avait écarté
De ses tranquilles mains, ce front, ce front plein d'elle,
Rebelle qu'elle avait dompté !

Et ce fut tout depuis, — et toujours. Notre vie
S'en alla bifurquant par des chemins divers.
Peut-être elle oublia cet instant de folie,
Où de la voir ainsi mit mon âme à l'envers!
Elle oublia. Moi, non. Et nulle de ces femmes
Qui, depuis, m'ont le mieux passé les bras au cou,
N'arracha de ma lèvre, avec sa lèvre en flammes,
L'impression de ce genou!



UN AMOUR DE JUPE

Seulement!...

A la comtesse de P...

Si mon cœur faisait ses mémoires
Je crois que j'y mettrais ceci :
« Elle avait des dentelles noires
Avec un jupon cramoisi. »

C'était ravissant! — Les donzelles
De ce soir et de ce salon
Se pâmaient devant ces dentelles...
Mais, moi, j'aimais mieux le jupon.

Ce jupon, c'était ma folie!
Je le trouvais délicieux...
Je n'avais rien vu de ma vie
Qui m'enchantât autant les yeux!

Et je m'effrayais dans mon âme
De ce charme de la couleur.
La jupe est si près de la femme,
Et les yeux sont si près du cœur!

L'avait-elle vu?... Je l'ignore,
Je ne sais... Mais je sais aussi
Qu'hier elle est venue encore
Avec son jupon cramoisi!

Et pour plaire à mon goût sauvage
Elle avait, de ses doigts charmants,
Oté, point par point, l'étalage
Des dentelles de ses volants!

J'avais donc occupé son âme
(Occuper l'âme, c'est l'amour
Pour cette rêveuse, — la femme!),
Je l'avais occupée... un jour.

Le temps d'enlever ces dentelles
Qui, pour les femmes, talisman,
Faisaient pousser aux demoiselles
De véritables cris de paon!

En les ôtant que pensait-elle?...
Disait-elle, baissant les yeux :
« Pour elles, je serai moins belle,
Mais à *Lui,* je lui plairai mieux! »

Mystère charmant qui m'occupe!
A-t-elle dit en son émoi :
« Si l'amour qu'il a pour ma jupe,
De ma jupe passait à moi!... »

Reste impénétrable, ô mystère !
Parfois à leur esprit charmé
On est assez heureux pour plaire...
Mais pas assez pour être aimé...

Et si c'était là mon histoire !...
Si je crus être aimé ?... Mais si,
Madame, j'eus tort de le croire...
Remettez la dentelle noire
A votre jupon cramoisi !

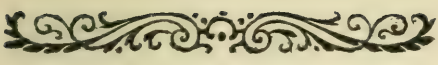
A VALOGNES

Ex imo.

... C'ÉTAIT dans la ville adorée,
Sarcophage pour moi des premiers souvenirs,
Où tout enfant j'avais, en mon âme enivrée,
Rêvé ces bonheurs fous qui restent des désirs!
C'était là... qu'une après-midi, dans une rue,
Dont un soleil d'août, de sa lumière drue,
Frappait le blanc pavé désert, — qu'elle passa,
Et qu'en moi, sur ses pas, tout mon cœur s'élança!
Elle passa, charmante à n'y pas croire,
Car ils la disent laide ici, — stupide gent!

Tunique blanche au vent sur une robe noire,
Elle était pour mes yeux comme un vase élégant,
Incrusté d'ébène et d'ivoire!
Je la suivis... — Ton cœur ne t'a pas dit tout bas
Que quelqu'un te suivait, innocente divine,
Et mettait... mettait, pas pour pas,
Sa botte où tombait ta bottine?...
Qui sait? Dieu te sculpta peut-être pour l'amour,
O svelte vase humain, élancé sur ta base!
Pourquoi donc n'es-tu pas, ô Vase!
L'urne de ce cœur mort que tu fis battre un jour!

Août 1875.



LES SPECTRES

A M. B.

Vous les connaissez bien, ces amants des clairières,
Ces spectres, revenant de la tombe transis,
Sous la lune bleuâtre et ses pâles lumières...
Ils dansent dans les cimetières,
Mais dans mon cœur ils sont assis.

Ils sont là tous, assis avec mélancolie,
Dans l'immobilité des morts sous leurs tombeaux :
Et pâles et navrés, croyant qu'on les oublie,
Ils ne se doutent pas qu'ils sont pour nous la Vie,
Plus puissants qu'elle et bien plus beaux!

O spectres des amours finis, — spectres de femmes,
Qui faites nos regrets pires que des remords!...
Vous ne revenez pas que la nuit dans nos âmes,
Mais des jours les plus clairs vous noircissez les flammes
Et, morts, faites de nous des morts!

Et toi, toi qui me crois vivant, — vivant encore,
Car je le redeviens sous tes regards si doux, —
Crains les sentiments fous des cœurs à leur aurore,
Et n'apprends pas qu'il est dans ce cœur qui t'adore
Un mur de mortes entre nous!

CHANSON

Oui! restons masqués pour le monde!
Il ne vaut pas ce qu'il verrait
Dans notre intimité profonde,
S'il en surprenait le secret!
Il en abuserait, sans doute;
Il est si cruel et si bas!
Ma Clara, pour toi je redoute
Ce que, toi, tu ne connais pas!

Toi, tu ne connais de la vie
Que ce qu'en a rêvé ton cœur...
Mais moi, Clara, je m'en défie...
Je sais ce qu'elle a de menteur.
Je sais combien font de blessures
Les cœurs jaloux aux cœurs heureux...
Nos masques seront nos armures,
Masquons-nous, Clara, tu le veux!

Glace tes yeux charmants que j'aime;
Fais mieux, ma Clara! — remplis-les
De dédain, de cruauté même...
Ris de moi, je te le permets!
Que jamais on ne puisse dire :
« Voyez! ils se font les yeux doux!
Ils ont l'un sur l'autre un empire... »
Masquons-nous, Clara, masquons-nous!

Tu n'en seras pas moins charmante,
Et peut-être que tu seras,
Fausse, encore plus enivrante,
Et que mieux tu m'enivreras!

Le charme est si grand du mystère!
Aux fronts blancs sied le masque noir...
Mentir, c'est mieux que de se taire;
Se savoir, c'est plus que se voir!

*
* *

A ***

Tu t'en vas, — ce n'est pas ta faute.
Tu le crois ton destin. Il part, et tu le suis...
Le cœur navré, dont un jour tu fus l'hôte,
Sait trop que ce n'est pas ta faute
Et te pardonne si tu fuis!

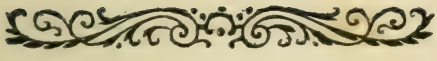
Va! je sais trop comme s'achève
Le rêve que les cœurs épris font ici-bas.
Je sais trop ce que c'est qu'un rêve,
Et, fût-il beau, comme il s'achève,
Pour t'en vouloir, — et je ne t'en veux pas!

Mais du moins va-t'en de ma vie!
Puisque tu dois partir, ne reviens plus jamais!
Laisse-moi t'oublier. Oublie...
Et, puisque tu ne m'as rien donné d'une amie,
Emporte avec toi mes regrets!

*
* *

Tête pâle de ma Chimère,
Dont j'ai, sans la comprendre, adoré la pâleur,
Tu joins donc maintenant à ce premier mystère
Le mystère de ta rougeur!
Le vermillon soudain qui te prend au visage
Quand, ce visage aimé, tu le tournes vers moi,
Est trop brûlant, trop noir, et roule trop d'orage,
Pour être de ton sang, ma Chimère au cœur froid.
Aussi bien, le voyant, je me dis et je croi
Que c'est mon propre sang qui passe et monte en toi!

1886.



TE SOUVIENS-TU ?...

Te souviens-tu du soir où, près de la fenêtre
Ouverte d'un salon plein de joyeux ébats,
Tu n'avais pas seize ans... les avais-tu ?... Peut-être...
Sous le rideau tombé nous nous parlions tout bas ?...
Ce n'était pas l'amour que t'exprimait ma bouche.
Mon cœur était trop vieux, trop glacé, trop hautain
Pour parler à ton cœur ; mais, prophète farouche,
Je te prédisais ton destin.

Et toi tu m'écoutais, sur la barre accoudée;
Tu me montrais ta nuque, en me cachant ton front;
Et tu restais muette à la cruelle idée
De ce premier amour qui, t'ayant possédée,
Deviendra mon dernier affront!
Nuit, ciel, jardin, massifs, dehors tout était sombre,
Et tu regardais dans ce noir.
Mais ton cœur de seize ans avait encor plus d'ombre,
Et là, comme dehors, tu ne pouvais rien voir!

Mais moi, moi j'y voyais! mes yeux perçaient le voile
Qui te cachait ton avenir,
Et je voyais au loin monter l'affreuse étoile
De ce premier amour qui pour toi doit venir!
Je te disais alors : « Il va bientôt paraître
Celui-là qui prendra d'autorité vos jours!
Mais moi qui ne veux pas vous voir subir un maître,
J'aurai disparu pour toujours! »

C'est fait... Je suis sorti maintenant de ta vie
Sans t'avoir dit l'adieu qu'on se dit quand on part;
Silencieusement j'emporte ma folie...

Pour être aimé de toi j'étais venu trop tard.
Tu ne m'as pas trahi. Je n'ai rien à te dire...
Ce qui fut entre nous, c'est la Fatalité.
D'aucune illusion tu n'eus sur moi l'empire,
Sinon celle de ta fierté!

Te l'avais-je assez exaltée,
Pour résister à ton futur vainqueur?
Ai-je cru te l'avoir plantée
Assez avant dans ton trop faible cœur?
J'avais donc mis trop haut ton âme.
En toi de la fierté? non! pas même d'orgueil!
Est-ce que tu pouvais être plus qu'une femme?
Les bras fermés sur toi sont pour moi ton cercueil.
Et si, devant mes yeux, un de ces soirs peut-être,
Tu passes, entraînant tous les cœurs sur tes pas,
Ne baisse pas les tiens; — car tu m'as fait connaître
Ce genre de mépris qui même ne voit pas!...

RHYTHMES OUBLIÉS

QUAND TU FUS PARTIE...

I

HIER soir (car ce sera hier soir et non plus aujourd'hui quand tu liras ces lignes tracées avec un cœur plein de toi); hier soir, quand tu fus partie, je te suivis longtemps dans ma pensée. Je te vis, passant de toute la vitesse de tes chevaux à travers les champs de colza que j'aime; — le ciel était criblé d'étoiles qui commençaient à babiller entre elles comme des fées

joyeuses, le vent roulait dans les vagues de nacre d'un air pur la senteur du trèfle et des violettes écloses sur la lisière des fossés.

II

Mais tu ne songeais pas à regarder les étoiles ni à respirer l'air embaumé du soir; car il y avait dans ton cœur affligé plus beau que ces étoiles scintillantes, et dans ton sein un bouquet plus doux que les parfums de la violette : c'étaient les regards qui t'avaient dit *Je t'aime!* toute la journée de ce jour passé trop vite, et le souvenir de celui que tu laissais derrière toi.

III

Et voilà pourquoi, bonheur passé, chose sacrée! ces regards doivent te poursuivre dans

tous tes rêves. Que ce souvenir s'ancre au plus profond de ton cœur! Avant que tu les oublies, qu'il n'y ait plus pour ton souffle de parfums à aspirer dans la nature, ni pour ton œil d'étoiles à contempler au ciel!

IV

Emporte-les, emporte-les, quelque loin et quelque vite que tu ailles! Et quand tu seras arrivée, ne ferme pas ton cœur à ces regards que tu semblais chercher hier encore, comme on ferme sa fenêtre aux étoiles quand on est lasse de rêver le soir! Ne jette pas le souvenir de notre journée comme ce bouquet fané. Ton bouquet, en le trempant dans l'eau fraîche, tu pourrais peut-être le faire revivre. Tes étoiles chéries, tu leur rouvrirais ta fenêtre demain soir à la même heure, qu'elles te diraient, avec leur rougissant sourire : « Nous vous atten-

dions à votre seuil! » Mais le bonheur d'hier, tu n'as pas d'eau fraîche pour le faire revivre; mais les regards de celui qui t'aime, ouvre ta fenêtre et regarde, pauvre désolée : excepté dans ta pensée, tu ne les retrouveras plus!

1834.

QUAND TU ME REVERRAS...

I

Quand tu me reverras au milieu du monde, ne me regarde plus et écoute-moi moins encore. Ce n'est pas ainsi que j'étais autrefois, ce n'est pas ainsi que tu m'as aimé. Le monde ne m'a appris qu'à être un esprit léger et frivole. Pour vivre avec ses favoris et à l'abri de coups trop tôt reçus, il m'a fallu railler sur tout et mentir avec grâce, il m'a fallu me croiser quatre griffes de lion sur le sein.

II

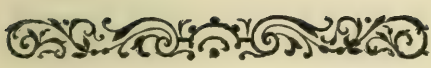
Quand tu me reverras seul, ne cherche point dans l'amer dédain du sourire les vestiges d'un changement qui ne menace pas ton amour. Je serai heureux auprès de toi, — heureux d'un bonheur comme tu sais le donner, quoique je l'aie reçu avec plus d'ivresse. Ce n'est ni ta faute ni la mienne si les jours passés ne sont plus. En s'en allant ils ont emporté toutes les joies, n'en laissant qu'une, mais la rendant amère, celle-là que ni le temps ni le monde ne pourrait à présent nous ravir.

III

O Clary! toi qui m'es restée quand l'oubli entraînait tous ceux que j'aimais loin de moi,

si tu ne me retrouves plus tel que j'étais, pleure sur moi, pleure sur nous deux; mais ne pleure pas sur notre amour, puisqu'il habite encore ce cœur déchiré et froidi. Quand la mort *nous* aura frappés, il pourra disparaître comme nos poussières, mais il ne cessera pas de subsister. Dussions-nous ne pas nous revoir, ce qui fut moi te restera fidèle, et, si c'est un rêve, je veux rêver que nous nous aimerons.

1836.



NIOBÉ

I

Oui! Vellini, tu as une rivale. Quand ce soir, revenus tous deux de la fête, tu t'es rejetée dans mes bras, mes yeux n'ont pas cherché ton regard, et ma bouche a trompé la tienne. Tu étais sur mon cœur et je t'oubliais. Ma pensée t'était infidèle. Vaine d'amour, tu croyais sans doute que je contemplais cette chevelure aux mille serpents d'or tordus sur le vermillon de tes joues, comme si, vivants, ils

en avaient senti la flamme. Non! ma Vellini, je rêvais au pâle camée de ton diadème, à cette inerte figure de Niobé, mise comme parure sur un front jeune, et qui semblait fouler avec dédain, ma Vellini, ta jeunesse, ta beauté, l'Amour et la Vie.

II

Niobé! Voilà ta rivale, Vellini. Avant de t'aimer, que de fois j'ai pensé à elle! Depuis que je t'aime, toute grandeur et toute infortune me faisaient prononcer son nom. Aujourd'hui, je la rencontre encore; tu te couronnes de son image. Front charmant, éclairé des rayons les plus doux, tu es comme le piédestal de cette douleur muette qui me regarde, au-dessus de tes yeux chargés de volupté et de tendresse, avec deux yeux désespérés et froids.

III

C'est bien Elle; c'est bien cette physionomie unique dans les temps anciens, où l'étincelante beauté était seule adorée et où les Dieux apparaissaient comme le symbole animé de la vie. — C'est bien Elle, la seule triste, la seule pâle que j'aie vue parmi tous ces visages riants et gracieux, ceints de guirlandes ou courbés sous le poids des corbeilles. Reine sans bandeau, à l'épaule nue, étrange coéphore qui portait sur sa tête maudite — mais toujours droite — ces grandes fleurs empoisonnées de la terre : la Douleur, l'Orgueil et l'Impiété.

IV

O Niobé, je t'ai toujours aimée! Dès mon enfance, ton image me plut et attira ma rêve-

rie, avant même que je pusse savoir qui tu étais. — Il y avait, dans un angle obscur de la maison paternelle, un buste blanc, noyé dans l'ombre, mais visible à mon regard curieux. Que de fois j'interrompis ma tâche ennuyeuse pour le contempler, de cette vue inquiète et longue des êtres mal accoutumés aux choses dans ces premiers instants de la vie! Que de fois, appuyé sur le coude, je regardai la figure inconnue qui était femme et qui ne souriait pas!

V

La figure, sinistre et blanche, avait les cheveux relevés et tordus négligemment derrière la tête, comme j'avais vu souvent ma mère, le matin, — quand, sortant de son lit aux Sphinx de bronze, elle nous emportait dans ses bras. Rien ne voilait le visage, incliné un peu sur l'épaule, mais le front hautainement tourné

vers le ciel. Ni boucle égarée, ni tresse pendante, ne flottait sur ce large cou auquel un enfant plus âgé que moi — que moi dont la tête dépassait déjà la hanche de ma mère — se serait suspendu, les mains enlacées, sans le faire plier de son poids.

VI

Les seins au vent, fièrement échappés de la tunique, — calices d'albâtre auxquels j'ignorais que quatorze enfants avaient bu, — cette blanche figure m'atteignait comme d'un rayon, du fond de son angle mystérieux et sombre, et me communiquait l'immobilité de sa pose éternelle. Je préférais l'intrépide contour de cette lèvre entr'ouverte et muette, mate et pâle, sans souffle et glacée, et que j'aurais eu effroi de baiser, à celle qui, rouge de vie et chaude de tendresse, me tiédissait le front chaque soir. Je préférais l'œil sans prunelle du plâtre grossier

et fragile aux flammes intelligentes de la pensée et du sentiment.

VII

Je ne savais pas (heureux enfant!) ce que c'est que la Beauté, la Douleur, l'Orgueil, tout ce qui vivait sans respirer dans ce plâtre morne et blême; je ne savais pas ce que c'est que d'être nue, ce que c'est que d'être impie, et pourquoi, ô buste inconnu, ils t'avaient donné l'air étonnant que tu avais. Mon sein, que tu n'agitais pas, était fermé sur les profondeurs de ma destinée. Depuis, il s'est ouvert comme un gouffre. Beauté, Douleur, Orgueil, je vous ai connus! J'ai appris que vous étiez la vie, et que toi, tu t'appelais Niobé!

VIII

O Niobé! comment n'aurais-tu pas été orgueilleuse? Comment n'aurais-tu pas été impie?... Tes flancs, plus féconds que ceux de Latone, s'étaient refermés après les déchirements de l'enfantement, et le sang immonde de la femme n'en avait pas terni la divine splendeur. La Douleur, pour toi, ce fut la carène qui ouvre le sein de l'Océan sans le blesser. — Belle, et mère d'enfants dignes de toi, tu souriais quand on te parlait de l'Olympe. Pour te punir, les flèches des Dieux atteignirent les têtes dévouées de tes enfants, que ne protégea pas ton sein découvert. Quand il ne resta plus de poitrine à percer que la tienne, tu la tournas avidement du côté d'où venaient les coups... et tu attendis! Mais en vain, noble et malheureuse femme! L'arc des Dieux était détendu et se jouait de toi.

IX

Tu attendis ainsi, — toute la vie, — dans un désespoir tranquille et sombrement contenu. Tu n'avais pas jeté les cris familiers aux poitrines humaines. Tu devins inerte, et l'on raconte que tu fus changée en rocher pour exprimer l'inflexibilité de ton cœur; — un rocher bien inébranlable, contre lequel la colère des Dieux et l'épouvante des hommes s'usaient, comme les gouttes de la rosée des nuits qu'y venait sécher chaque aurore et que l'on prenait pour des pleurs.

X

Image de la Force morale, qui se détourne amèrement de la Providence pour ne s'appuyer

que sur soi, ô Femme Antique, qui pense à ce que ton nom rappelle, dans nos jours légers et oublieux? Excepté moi, peut-être, qui te détache du front que j'aime, où la Fantaisie, devenue sévère, te plaça, de préférence à une fleur, qui pense à toi, fière et stoïque Niobé? Les hommes ont profané toutes choses. Tu n'es plus à présent qu'un camée dans deux bandeaux blonds. Fût-ce les tiens (Vellini, pardonne!), tu avais raison, Niobé, d'être impie; mais, s'il y a des Dieux, ils sont trop vengés.

Février 1844.

LES QUARANTE HEURES

A mon frère, l'abbé Léon d'Aurevilly.

I

De tous les jours que l'Année, cette joueuse au cerceau, chasse devant elle, le jour d'aujourd'hui, ô mon frère, est le plus singulier peut-être... Il nous faisait rire autrefois. Nous ne rions plus. Je rêve, et toi, tu pries. Seulement ta prière est plus vive et plus longue que les autres jours, et moi, ma rêverie plus amère. — C'est le jour des Masques pour moi, — pour toi, le jour des Quarante Heures!

II

Jour double et mi-parti, comme l'habit d'un bouffon qui rirait avec un cœur gros et des yeux en larmes... Vêtu comme Scaramouche, — ici d'un jaune éclatant et joyeux, là d'un noir funèbre. Païen et chrétien à la fois, jour d'éternelle dissipation et d'adoration perpétuelle. — C'est le jour des Masques pour moi, — pour toi, le jour des Quarante Heures!

III

Jour des Masques, — il est bien nommé, quoiqu'on eût pu appeler ainsi tous les autres jours de la vie; mais ses masques, à lui, sont plus gais, et personne ne nie, ce jour-là, qu'il en ait un sur la figure. Le soleil lui-même a

le sien et se cache sous le *loup* d'un nuage. L'as-tu remarqué?... Il fait presque toujours un équivoque beau temps, où, grise comme un domino gris, tombe autour de nous la lumière. Seul, dans l'église où les cierges allumés font le soleil qui manque aux rues, Dieu se fait voir à visage nud, sans le voile de son tabernacle. — C'est le jour des Masques pour moi, — pour toi, le jour des Quarante Heures!

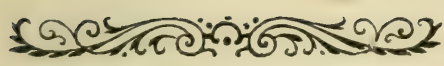
IV

O mon ami, mon cher Léon, ce jour, sinistre dans sa gaîté pour moi, est rempli pour toi de joies saintes! Pour toi, il fait flamber plus fort l'encens de ton cœur embrasé; pour moi, dans le mien, il ne remue, du bout de son doigt ennuyé, que des cendres éteintes. O Prêtre heureux! ô Prêtre heureux! Quand, dans ta stalle de Saint-Sauveur, sous les vitraux qui ta-

misent pour moi tant de pensées avec la lumière, tu chantes ton Seigneur Dieu, aux longues après-midi des vêpres, tu n'as jamais fermé une seule fois le missel orné de rubans et baissé le front sur ta poitrine, couverte du surplis tranquille, pour rêver aux jours de ta jeunesse, — et à moi, ce jour, comme un bourreau masqué, apporte la tête de la mienne!

C'est le jour des Masques pour moi, — pour toi, le jour des Quarante Heures!

Le dimanche du Carnaval 1859.



LES YEUX CAMÉLÉONS

A G.-S. Trebutien.

I

C'ÉTAIT une de ces nuits comme nous en passons, vous et moi, — vous, là-bas, dans les quatre pieds revêtus de chêne, ainsi qu'un cercueil, de votre cellule solitaire, et moi, dans un endroit plus triste encore; car la salle que j'habite, c'est mon cœur. — Celle que nous détestons tous deux, mais qui, Elle! nous aime, la hanteuse de nos chevets, l'Insomnie, vint s'as-

seoir à côté de moi, et se mit à me regarder avec ses yeux si grands, si mornes et si pâles, — ses yeux si démesurément ouverts et qui, par un magnétisme implacable, dilatent les yeux qui les regardent et les empêchent de se fermer.

II

Et cette nuit-là, ces yeux ouverts semblaient plus grands aux miens et plus pâles au fond des ténèbres. Comment s'en détachaient-ils ? car ils n'y brillaient pas, — ils n'y luisaient pas, — et cependant ils y étaient, apparaissant dans l'obscurité comme le regard blanc d'une statue qui nous fait tout à coup tressaillir, au détour d'une allée, à travers le bois, dans le crépuscule.

III

Et ils étaient si désespérés, ces pâles yeux, si désespérés et si fixes; il y avait dans l'immanence de leur fixité quelque chose de si dévoré, de si consumé et pourtant de si *inconsumable;* on sentait si bien que, malgré leur blafarde couleur de poussière, ils brûlaient plus fort *par dedans,* — dans une secrète agonie, — qu'on s'étonnait vraiment qu'Albert Dürer n'eût pas mis un pareil regard sous le front d'Atlas accablé de sa terrible Mélancolie!

IV

Et pour ne pas les voir, ces insupportables yeux qui ouvraient de force les miens, — comme le couteau de l'écaillère ouvre ses

huîtres, — je rallumai ma lampe éteinte. La goutte d'or filtra le long des lambris sombres et, tombant comme une larme dans ma glace frissonnante au fond de son cadre d'ébène, attacha sa faible étincelle jusque sur la pointe des genoux crispés du noir crucifix de bronze; mais elle ne chassa ni ne dissipa la vision de ces yeux ouverts, — si follement grands et si cruellement fixes, mais dont aucun rayon désormais ne pouvait plus raviver la cendre!

V

Astres morts, mais visibles toujours, ils restaient, tenaces comme un mauvais rêve, aussi bien dans la lueur dorée que dans les ténèbres. Et je ne voyais qu'eux! Et j'oubliais à quelle tête ils appartenaient; car ils étaient si grands qu'ils en paraissaient seuls! Et je me disais : « Étrange vue! Ne serait-elle donc qu'un regard

ouvert, de la tête aux pieds, l'Insomnie?... » La Nuit passa. Les Heures s'enfuirent, ces lâches Immortelles qui fuient toujours, et en nous quittant, comme des Parthes, nous décochent une flèche de plus dans nos cœurs qui en sont tout remplis! La lampe épuisée s'éteignit, et, dans le noir rideau d'obscurité retombé le long des murailles, les yeux pâles du Monstre nocturne continuèrent d'agrandir leurs deux orbes immenses jusqu'au matin, où ils disparurent, comme si leurs paupières, toujours agrandies, s'étaient reployées, stores vivants! l'une dans le plafond aux mornes rosaces, l'autre dans les violettes scabieuses du tapis.

VI

Et, délivré de cette obsession éternelle, je pensais à cette pâleur qui n'avait été vaincue que par les traits étincelants du Jour, et je me

disais qu'un peu au-dessous de cette nuance sépulcrale il n'y avait plus de couleur, — que ces yeux, seulement un peu plus pâles, disparaîtraient! Je me disais que je ne les verrais plus, que je pourrais fermer les miens et m'engloutir sous ma paupière!

VII

Car ils pouvaient changer. Vous n'avez pas toujours été de cette pâleur de fantôme, ô yeux infatigables de l'Insomnie! Vous n'avez pas toujours été béants, stupéfaits, immobiles. Vous avez parfois baissé la paupière. Vous avez eu l'éclat, le mouvement et la vie. Je vous ai vus — il n'y a pas si longtemps encore! — pointer mes nuits de vos lumières, plus beaux, plus scintillants, plus nuancés que ces astres qui ne dorment pas non plus sur nos têtes et qui sont les yeux des horizons! O pâles yeux,

vous aviez alors des nuances d'arcs-en-ciel et d'aurores, quand vous m'apportiez, dans le jais des nuits, l'émeraude de la verte espérance, les jalouses tendresses de l'azur et la pluie de rubis de l'amour en flammes! Tous les yeux des femmes qu'on aima passaient, reflets de souvenirs, veloutés par le passé et divinisés par l'impossibilité des caresses, dans les miroirs ardents de tes yeux de caméléon, ô Insomnie! et nous y retrouvions jusqu'à leurs larmes!

VIII

Mais vous n'êtes plus, ô yeux caméléons! Le reflet des yeux qu'on aima s'évanouit encore avant notre âme. L'insomnie ressemble à la vie. Nos nuits ressemblent à nos jours. Y a-t-il maintenant pour nous, dans l'existence dépouillée et déteinte, une seule couleur, même triste, mais encore douce, que vous puissiez, ô yeux

caméléons, échos pour le regard et l'âme, vaguement, hélas ! nous répéter ? Yeux caméléons de l'Insomnie de nos jeunesses, vous êtes à présent comme les autres yeux inanimés que nous contemplons dans la vie, cette longue veille de jour qui met si longtemps à finir !

IX

Sans doute il fallait qu'il en fût ainsi, et je le savais... N'est-ce pas la destinée ?... Mais alors, ô yeux caméléons, pourquoi ne pas fermer les nôtres, quand vous avez cessé de briller dans nos tristes nuits ? Pourquoi ne pas nous endormir du sommeil qui n'a pas de rêves, — pas même le rêve du rêve, le rêve des reflets évanouis ? Pourquoi enfin viens-tu chaque nuit, ô Insomnie ! comme le spectre d'Ophélie noyée, portant dans tes cheveux mêlés les brins de paille du lit sur lequel nous

veillons dans l'angoisse, t'asseoir sur nos pieds en nous regardant, ô magnétiseuse de Folie ! et nous tuer si lentement avec tes yeux pâles, — qui furent les *yeux caméléons* ?

SONNET

Dans cette fuite du Temps qui tombe en poussière derrière nous quand il est passé, il est un jour, il est une heure que Dieu marque du plus pourpré de ses rayons sur le front des femmes qui sont belles, et dont la lumière reste, fixe et brillante, dans notre pensée, comme l'astre polaire des plus chers souvenirs de nos cœurs.

Heure solennelle dans la vie, quand la Beauté, comme un arbre divin, montant toujours dans la splendeur de son feuillage, touche enfin son zénith et semble entr'ouvrir le ciel même! — heure solennelle et sacrée. Le nom que vous portez est pourtant bien terrible dans la langue de celles qui n'ont pas le calme olympien de la Beauté consciente et suprême :

Vous vous appelez *Trente-Six ans*, heure magnifique de la vie! Orbe fulgurant de la roue, un instant arrêtée! Minute d'immortalité! Plein de la mer pour la Beauté, mais seulement quand la Beauté, comme l'Océan, est immense!

Ah! laissez-moi vous contempler enfin sur un front digne de vous porter, heure si longtemps attendue! heure de gloire de la Beauté accomplie! Laissez-moi ramasser, pour les

jours où vous ne serez plus, les rayons fulminants de votre auréole, astre de beauté au zénith, mais sans zénith dans mon âme, inextinguible soleil qui monterez toujours!

18 juillet 1854.

LES ARABESQUES D'UN TAPIS

I

QUATRE mains prirent un fragment de tapis, — d'un tapis inachevé, — tombé depuis bien longtemps de deux autres mains mortes.

II

Et nous vîmes alors se déployer les Arabesques de ce tapis, s'entrelaçant, se redou-

blant sur un fond sombre, fusées de laines aux couleurs mêlées comme la crinière d'un cheval qui court contre le vent, semis de constellations incompréhensibles qu'une aiguille rêveuse jusqu'à la folie avait sablées sur un ciel qui n'existait plus, tant il était noir!

III

La ligne mystérieuse et fantasque courait, se tordait, s'allongeait, se carrait, et prenait toutes les formes d'une géométrie impossible; et cela nous faisait plus rêver, nous les monteurs de l'hippogriffe, que les plus belles formes de la nature, les types les plus purs et les plus magnifiquement complets.

IV

La pensée attirée, fascinée, courait sur ces Arabesques comme la flamme court sur de la poudre; mais c'était en vain! Elle n'y retrouvait pas à dévorer une seule des pensées qui y avaient couru sous l'aiguille distraite ou préoccupée.

V

Et cela faisait de ces Arabesques, inachevées par ces deux mains mortes, quelque chose de plus triste que leur horrible fond noir!

1854.

LES BOTTINES BLEUES

> Si j'avais à tuer un ennemi, je voudrais forger moi-même mon glaive. Je le ferais bizarre comme un criss malais et dentelé comme une scie ; arabesque d'acier, tordue par la fantaisie d'un démon ! Et, dans l'originalité de chaque blessure ouverte par ce glaive inouï et comme fou, je rêverais une invention de douleur qui pâmerait de volupté ma vengeance !
>
> A... *(Inédit.)*

I

Dans cette savante cité qui passe pour l'Oxford de la France, il est une autre miss Milbank (une Milbank sans la vertu toutefois), qui n'épousa pas de Byron, mais un professeur de basoche, et qui, à défaut d'un noble

et poétique époux, torture bêtement les cœurs qui l'aiment. Sans nom, sans jeunesse, sans beauté, cet atroce bas-bleu a pourtant rencontré — ô hasard! — des poètes qui avaient la berlue et qui ont cru — les niais! — que, comme le Dieu du jour, elle portait des bottines bleues de la couleur de l'Empyrée.

II

Mais ce fut l'erreur d'un moment et l'illusion d'une bluette. Les fantastiques bottines d'azur ne ressemblaient point à des brodequins de Déesse. Ce n'était pas le cothurne céruléen qui luit aux sveltes jambes de Diane, emprisonnant ses chevilles d'opale dans un cercle fermé de sombres saphirs! Ce n'étaient pas non plus les aigues-marines d'Amphitrite, rattachant la sandale de nacre au-dessus de ce pied divin qui courbe le front des flots domptés, tout en

reposant tranquillement sur d'orageux tapis d'écumes.

III

Non! ce n'était pas cela, ô Volupté! — O Chasteté, ce n'était pas cela! Vous pouviez garder vos caresses. Nous avions attaché, avec des agrafes d'un or trop pur, à des pieds d'une argile grossière des bandelettes idéales et stupides, faites, hélas! avec cette étoffe outre-mer et outre-tout des plus beaux rêves! Nous n'étions que de sots rêveurs. Ces bandelettes, de la couleur des firmaments, que nous avions entre-croisées de nos mains d'esclaves, — mais du moins d'esclaves de nous-mêmes et de nos propres illusions, — ces bottines de la nuance des plus mystérieuses étoiles que nous avions lacées pour les voir étinceler au galbe d'une jambe splendide, n'étaient que de vulgaires chausses bleues, montant sous des jarretières

lilas plus vulgaires encore, lesquelles s'allongeant — s'allongeant comme un monstrueux caleçon indigo — faisaient ressembler celle qui les portait à une grotesque Vénus égyptienne, dans sa gaine de marbre lapis.

IV

Et comme étouffée dans le tricot de cet étui baroque, elle était bleue jusqu'à la face ! Front, bouche et joues avaient perdu les teintes éclatantes et vermeilles qui sont la gloire de la Vie, le pain et le vin de l'Amour, la couronne blanche et rouge de l'humaine Beauté. Sur ces traits obscurcis s'étendait lourdement l'affreuse couleur des pédantes. On eût dit qu'en toute sa personne il n'y avait plus qu'une seule place qui ne fût de ce bleu ridicule et hideux. Et c'était la place de son cœur, — de son cœur noir comme un ulcère, — de son cœur qui

n'avait jamais été assez vivant pour porter, même un jour, l'éphémère bleu d'une meurtrissure !

V

Mais le bas-bleu, fier de son azur, l'étalait avec l'orgueil d'une Muse. Elle était de race pédantesque. Son *sang bleu* — comme disent les Espagnols en parlant de la pureté Gothe — n'était guères que de l'encre, — mais de l'encre double et bien faite, de celle-là qu'on appelle *la petite vertu*. Son père, qui passait pour savant dans sa petite ville de province, l'avait (disait-on) fouaillée dans son enfance pour trouver du goût à Hegel et lire Kant dans son jargon barbare. A force de coups sagement distribués, elle était devenue philosophe. Elle mâchait l'impiété et les idées allemandes comme les Javanaises le bétel. Les professeurs d'Université, qui faisaient leur roue de dindon, dans

leur jupon noir, autour d'elle, tous les cuistres de l'endroit à qui elle aimait à démontrer, genou à genou, l'unité de substance, disaient que c'était une tête forte et, comme à la Papesse Jeanne de leur incrédulité, lui auraient baisé, en guise de mule, ses bottines bleues.

VI

Et ce n'était pas tout. Elle se croyait une artiste! Il est vrai qu'elle aimait les bateleurs et qu'elle avait pour les chanteurs d'opéra (plus ou moins comique) le goût obscène qu'avaient les Romaines pour les joueurs de flûte, dans le temps où cette jeune louve de Messaline avait remplacé au glorieux chenil du Capitole la louve décrépite de Romulus. Pourtant nous n'exagérons pas : ce n'était point une Messaline. Les goûts relevés et ardents des corruptions fortes étaient, dans son âme, trop affadis par le verbiage des prétentions à l'esprit et la vanité lit-

téraire pour qu'elle pût mériter jamais l'immense outrage d'un pareil nom. Son pied, fait pour le chausson bleu, ne pouvait profaner la pourpre écarlate des Impératrices, et ses vices n'étaient que bourgeois. Ils n'avaient ni splendeur fauve ni profondeur noire. Passions mêlées qui, en se mêlant, avortaient! On y reconnaissait la lâcheté qui se cache et la bêtise qui se trahit. Machiavel l'aurait méprisée. Il n'y avait pas plus en elle de Lucrèce Borgia que de l'autre Lucrèce. Type plus commun et moins osé, miparti d'hypocrisie et d'impudence, sur le fond duquel s'épanouissait souvent une madame Honesta, panachant tout à coup une Philaminte compromise, laquelle, après les ronds de jambe et les ronds de phrase accoutumés, faisait chastement retomber une robe prude jusque sur le bout, — l'irréprochable petit bout de ses bottines bleues!

VII

Un jour, au milieu des pédants qui l'encensaient de leur fumée, il se rencontra un grand cœur qui eut l'audace de l'aimer comme si elle en valait la peine. C'était un de ces Esprits immortels qui doivent éternellement reproduire l'histoire de ces Anges de lumière (trop lumineux peut-être pour ne pas aimer beaucoup l'ombre), et qu'on vit aux premiers jours de l'univers quitter le ciel pour les filles des hommes. Oui! c'était un de ces êtres saintement purs et si élevés qu'ils ne peuvent jamais aimer qu'au-dessous d'eux dans la vie. Et comment l'aurait-elle compris?... N'avait-il pas en lui tout ce qui ajoute au bandeau de l'Amour et au bandeau de la Fortune?... Il possédait la puissance du Rêve, et il était d'une si noble nature qu'il en paraissait lui-même un.

Poète dont la poésie ne tenait pas seulement dans la pensée, il était un de ces Pygmalions qui se tailleraient des Galatées dans la pierre, l'argile et la fange, et feraient passer leur génie dans les plus viles matières, mais n'y peuvent faire passer leur âme. En cela plus malheureux que le sculpteur antique, — car les Galatées qu'ils élèvent sur le piédestal de leur cœur n'en descendent que quand le piédestal est écrasé par la statue !

VIII

Mais elles en tombent alors... Et elle en tomba !... Il vint un moment où ce chef-d'œuvre d'un cœur insensé s'écroula sur le cœur qui avait été son pavois, — son pavois brûlant et son piédestal idolâtre ! Brute et imbécille bloc humain sur lequel l'Amour et la Poésie avaient moulé le masque radieux de Junon l'Olympienne, elle tomba du cœur qui l'avait portée

et qu'elle avait fini par briser sous son poids inerte... Ah! ce fut un jour de douleur, mais ce fut aussi un jour de délivrance, quand cette Beauté sculptée par nous, cette chimère née de nos caresses, ce bas-bleu dont nous avions fait une fière Déesse de marbre turquin, tout un éblouissement d'azur, comme le Ciel, l'Océan, les Espaces, ne fut plus devant nous que ce qu'elle était, — un bas-bleu descendu et mis de plain-pied sur la terre, un être déformé par de trop viriles ambitions, une femme déchue à qui il fallait couper la chevelure comme aux rois qui ne sont plus dignes de régner, mais à qui nous nous contentâmes d'arracher en riant ses bottines bleues!

IX

Et ce jour-là la Justice reconnaissante baisa au Mépris sa main vengeresse; car la foudre

sous laquelle était tombée cette Titane de nos inventions n'avait été que le dard grêle et tremblant d'un Mépris pâle, la désillusion amère du cœur qu'elle avait abusé. Celui qui l'avait tant aimée vit alors, avec une froide et silencieuse angoisse, que ce qu'il prenait pour un rubis bleu, un pur saphir, la plus rare gemme qui ait jamais bercé la lumière dans son doux berceau lazuli, et ce qu'il avait adoré comme les Arabes adorent leur Pierre Noire, n'était — comme le saphir — qu'un peu de terre glaise, non plus colorée par le fer *, mais par un peintre bien plus puissant que le fer : la tendresse. Hélas ! au temps qu'il buvait par les yeux l'enivrement et la cécité dans la coupe flamboyante de ce diamant azuré dont il se croyait le Rundjet-Singh, jaloux et superbe, s'il avait vainement désiré sabler — comme la Buveuse de perles antique — d'une seule gorgée toute sa richesse

* Le saphir, comme le rubis, n'est qu'un peu de terre glaise que le fer colore *(Voir tous les Minéralogistes)*.

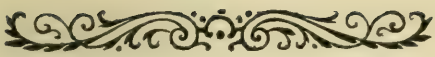
pour savoir comment on meurt de l'orgueil de la possession ou plutôt de sa volupté, il lui restait du moins encore la puissance de donner à ses ressentiments cette jouissance de Cléopâtre, en dissolvant la pierre fausse qui l'avait trompé dans le vinaigre de quelque vengeance, — ce vinaigre parfois plus doux aux lèvres desséchées des hommes que tous les parfums des sorbets! Il aurait pu... mais il ne voulut pas. Il lui répugna de faire de son cœur saignant un écrin de pourpre tiède pour la pierre qui l'avait déchiré... d'être le tombeau vivant d'une illusion morte... maintenant détestée. Dans son altière miséricorde, il se détourna de toute cette poussière que — comme le soleil — il avait irisée en la regardant, et c'est ainsi qu'il fut vengé! Il reprit son regard à cette femme et le dessouilla d'elle en le reportant dans l'azur plus pur et le calme du ciel, et voilà comme de cette perle fondue il ne resta plus que l'huître... et deux ignobles bas-bleus de Cathos des deux rayonnantes bottines bleues!

X

Mais moi, qui n'avais pas le même dédain... ou la même grandeur ; moi qui, comme Achille, avais à venger bien plus que la mort de Patrocle, mais sa douleur et son injure, je le laissai, ce noble Esprit, monter dans le calme, la sérénité, le silence d'une âme apaisée, comme un Aigle emportant la flèche et perdant son sang dans la nue, — certain de guérir au sein de l'éther ! Je le laissai — en l'admirant — se réfugier dans la hauteur de sa pensée. Mais je me jurai d'être son Justicier, à lui le Méconnu, et le bourreau de cette Vanité sans cœur, qui n'avait rien compris au véritable amour d'un homme ! Seulement, trop intelligent pour être atroce, je sentis bien que je devais rapetisser mon rôle de bourreau et mettre le supplice de taille avec elle. Si, au Moyen-Age, on appli-

quait une croix brûlante sur les fronts condamnés, je n'avais point à prostituer le luxe cruel d'une croix d'acier à ce front sottement philosophe. Quelques gouttes d'encre — de cette encre qu'elle avait aimée — suffisaient pour couvrir ce front d'un ridicule ineffaçable, et joyeusement je l'en tatouai! Je l'en tatouai en attendant le moment vengeur et qui viendra bientôt, où laide, vieille, abandonnée, cette Escarbagnas roturière de la Pédanterie, sur la tête de qui l'amour d'un Poète aurait déployé un pavillon semé d'étoiles, — un tabernacle d'intimité pour sa vieillesse, — ne sentira plus, dans sa vanité humiliée et solitaire, que les morsures envenimées de ces brodequins de force dont l'idée la faisait blêmir de terreur quand nous en parlions devant elle, et qui s'appellent : les Bottines bleues!

Avril 1855.



LES TROIS TASSES DE THE

I

J'ÉTAIS seul. — Elle était au bal, hier soir, dans sa robe couleur de la lune. Cœur fidèle, j'en suis sûr, dans son jupon changeant! Et je pensais au jupon d'opale, en regardant l'or pâle du thé qui, léger et brûlant, tombait dans ma tasse, — brûlant et léger comme un premier amour!

II

Et c'était de l'ambre et non de l'or, tant cet or liquide était pâle, et voilà pourquoi, visionnaire d'amour, j'y voyais flotter un reflet de la jupe aux teintes incertaines, lorsque, bientôt, il se fonça, le clair breuvage, et, plus brûlant, passa de l'or pur au rouge éclatant dans le Sèvres diaphane, — rouge comme le sang d'un homme qui n'en est plus aux premières gouttes et qui verse le *milieu* de sa veine dans la blessure d'un second amour !

III

Mais ce fut à la troisième fois qu'il se fonça plus âprement encore, ruissela plus lentement dans le calice de porcelaine, — épais, noir et

fumant comme le sang mortel de ce taureau qu'on fit boire, dit-on, pour le tuer, au roi Cambyse. Alors, plus d'or! plus de lumière! plus de vermillon! mais la pourpre sombre, profonde et amère, — la veine vidée jusqu'au fond, toute la vie! toute l'âme! tout le cœur brûlé dans sa flamme la plus intense, dans l'inextinguible brasier d'un dernier amour!

IV

Et, le croiras-tu?... Oui! tu le croiras. Cette sombre couleur — si loin, si loin des teintes pâles du satin miroitant et lutinant de la jupe d'opale, — était celle-là pourtant qui me rappelait le plus la chaste robe de l'ange vêtu de rayons qui a pris ma vie sur ses deux ailes et l'a emportée dans son ciel!

LAOCOON

A G.-S. Trebutien.

I

Le Grand-Prêtre était debout, fort et majestueux comme un rouvre, et ses deux fils, aux chevelures d'hyacinthe, à trois pas de lui, auprès de l'autel... La lumière bleue, safranée d'or, qui inonde tout l'Olympe quand les Dieux sont en fête, transperçait d'azur la coupole du ciel, et la mer, plus bleue à son tour sous ce bleu doré des sommets de l'Olympe, étincelait

au loin, — arc de cercle immense! — dans une sérénité qui, ce jour-là, semblait immortelle.

II

Tout à coup, tout à coup, sans bruit, sans frémissement, sur la coupe d'huile de cette mer sommeillante, sans qu'un seul flot se gonfle et saute, comme saute le saphir du chaton de la bague où il brillait, sans un seul flocon d'écume qui tache cette vaste profusion d'azur et, par un trouble, annonce leur présence.

III

Deux serpents, d'un bleu aussi doux que celui de la mer et se confondant avec elle, glissèrent, souples, charmants, reployés comme

deux bandelettes oubliées et tombées du front d'Amphitrite, et moelleusement roulèrent comme cette mer qui baisait si amoureusement son rivage.

IV

« Les vagues montent jusqu'à l'autel, » pensa le Grand-Prêtre, presque enorgueilli de cette faveur de Neptune, — et les deux vagues vivantes l'avaient déjà pris dans leurs replis terribles, et elles l'étouffaient comme jamais vaisseau ne fut étouffé — par les flots irrésistibles — sur les mers !

V

Il lutta, ce rouvre, mais ce fut en vain ! Les serpents, les traîtres serpents aux écailles lapis, avaient redoublé leurs anneaux autour

de ce torse immobile, dont les bras meurtrissaient les flancs sous la chaîne affreuse qui les étreignait, et c'est de là que, s'élançant vers les deux enfants, accourus pour sauver leur père, ils avaient piqué l'un jusqu'au cœur et dévoré l'autre aux sources inférieures de la vie!

VI

Et repus de ce sang jeune et fort qu'ils avaient bu d'un coup, tachés de ce sang, devenus violets, de bleus qu'ils étaient, dans cette pourpre, ils avaient ramené leurs longs cous, hideusement gracieux, vers le front livide du Grand-Prêtre, et de leur spirale lui avaient fait une épouvantable couronne, lui versant dans chaque tempe, ces messagers des Dieux, comme on verse le nectar aux hommes, tout ce qu'ils avaient de venin, de férocité et de morsure!

VII

Et la tête livide noircissait, et le venin toujours versé de ces reptiles divinement monstrueux était moins cruel pour ce père que le sang dégorgé de ses fils, qui se mêlait au sien, et qui empoisonnait *mieux* son agonie !

VIII

O Laocoon ! Laocoon ! nous te connaissons... Nous avons assez frémi devant ton bronze muet qui crie. Nous te connaissons, Laocoon ! N'es-tu pas encore plus terriblement sculpté dans notre propre chair que dans l'airain des plus forts sculpteurs ? Ne sommes-nous donc pas tous des Laocoons dans la vie ?... N'avons-nous pas tous nos serpents sortant de

la mer bleue et nous saisissant, — comme toi, Laocoon! — au moment d'un beau sacrifice, au pied joyeux de quelque autel?...

IX

Nos fils, à nous, Laocoon, ce sont nos pensées, nos espérances, nos rêves, nos amours, devenus avant nous les victimes de la destinée, la pâture de ces serpents maudits qu'on n'aperçoit se glisser dans la vie que quand ils se glissent dans nos cœurs et qu'il n'est plus temps de leur échapper!

X

Et à nous aussi, comme à toi, Laocoon, le sang de nos rêves immolés semble plus cruel et plus envenimé que tous les autres poisons

qu'on fait couler dans nos blessures! Nous sommes tous pères de quelque chose qu'il faut voir, devant nous, mourir! Mais, ô le supplicié des Dieux! ne te plains plus de ton supplice. Nos serpents sont plus obstinés que les tiens. Du moins, toi mort, les tiens te laissèrent, Laocoon! On les vit se détacher de toi et retourner dans la mer bleue. Ils s'y dessouillèrent de leur crime dans la lumière liquide de ses flots. Mais les nôtres ont moins de fierté et un acharnement plus bas... Ils ne retournent pas à l'abîme d'où ils sont sortis. Ils restent, hélas! sur nos dépouilles, — couronnes de souillures éternelles sur nos fronts morts, que le monde imbécille croit vivants parce que ces horribles serpents s'y agitent encore et font une simagrée de vie avec ce qui FUT la suprême douleur!

8 février 1857.

AMAÏDÉE

PRÉFACE

Ce *poème en prose d'*Amaïdée *se rattache à la première jeunesse du maître écrivain qui devait nous donner un jour la* Vieille Maîtresse *et le* Chevalier Des Touches. *C'est un fragment, et de brève dimension, mais qui a déjà son histoire. L'unique copie dont les amis de M. Barbey d'Aurevilly eussent connaissance provenait du fidèle Trebutien (qui se fit, comme on sait, par enthousiasme d'af-*

fection, l'éditeur de la Bague d'Annibal, *du* Dandysme, *des* Poésies, *des* Prophètes du Passé, *des* Rhythmes oubliés, *des* Memoranda). *Ce dévôt d'amitié l'avait communiquée à Sainte-Beuve, lors de la publication des lettres de Maurice et d'Eugénie de Guérin. A la vente du célèbre critique, un M. Paradis acheta le manuscrit. Ce collectionneur mourut lui-même, et* Amaïdée *passa dans les mains d'un inconnu. Comme, d'autre part, les papiers de Trebutien ne portaient pas trace de l'original, on croyait ce fragment perdu sans retour.*

Un appel fait dans le Figaro *au possesseur actuel était resté infructueux, lorsque la nièce du premier dépositaire découvrit, dans un des cartons pieusement conservés depuis la mort de son oncle, un cahier sans signature, étiqueté de ce nom romantique. Elle se souvint d'avoir lu dans un journal que M. d'Aurevilly recherchait cette œuvre d'adolescence et lui envoya le mystérieux cahier. Et voilà comment ces pages, écrites avant 1840, paraissent aujourd'hui seulement que leur auteur est*

devenu célèbre et pour des travaux bien différents de ce premier essai.

Il était important de rappeler ce petit fait pour que le lecteur de ce poème pût se replacer, afin de le mieux juger, dans l'état d'esprit où vivait le jeune homme qui l'écrivit, et qui se cherchait à travers toutes les fièvres de la génération d'alors. C'était l'époque où l'âme française venait de découvrir la mystérieuse poésie du Nord, — Byron et Jean-Paul, Shakespeare et Gœthe, — l'époque où la prose magique de Chateaubriand, les vers brillants de Lamartine et les rêveries de Lélia enchantaient les âmes, et déjà le siècle qui devait finir par de si cruelles banqueroutes semblait pressentir les futurs désastres par un je ne sais quoi d'angoissé même dans sa première espérance. Il y avait bien de la confusion dans les têtes d'alors, mais aussi bien de la noblesse. Un peu de toutes les ardeurs troublées de cet âge se respire dans le poème qu'on va lire. Le choix seul des noms suffirait à en dater la composition. L'auteur, qui s'est peint lui-même tel qu'il se rêvait en ces temps-là, s'est appelé Altaï. *Son*

ami de collège, le poète du Centaure, *Maurice de Guérin, est nommé* Somegod *(Quelque Dieu !), et la femme qui traverse le récit et qui est une « fille de race déchue », comme eût dit le Sainte-Beuve de* Volupté, *une « Chananéenne », est désignée par le nom qui donne son titre au morceau :* Amaïdée. *Ajoutons que, d'après les confidences de M. d'Aurevilly lui-même, une aventure réelle sert de base à ce récit, un de ces essais de réhabilitation, songe naïf de tous les artistes jeunes ; mais cette aventure a été poétisée, comme on va voir, avec une telle fantaisie d'imagination, que rien de réel ne s'y retrouve, — que les sentiments de deux amis et la palpitation de leur cœur.*

La scène, qui se passe dans un paysage magnifiquement décrit, se trouve donc développée dans des conditions de vie matérielle à faire sourire les analystes d'aujourd'hui. Mais ce qui ne les fera pas sourire, ce qui les rendra songeurs et tristes, c'est le contraste entre les fières aspirations des jeunes gens de cette déjà lointaine époque et la lassitude découragée de ceux d'à présent, — contraste rendu

comme palpable par les discours que se tiennent l'un à l'autre ce Somegod et cet Altaï. Cela est parfois bien naïf d'exaltation juvénile, mais c'est aussi parfois très beau de vibration profonde, et je ne connais pas beaucoup de morceaux plus éloquents que celui où le Panthéisme de Guérin se trouve expliqué. Lisez seulement ces lignes : « Posséder ! crie du fond « ténébreux de nous-même une grande voix déso- « lée et implacable. Posséder ! dût-on tout briser de « l'idole, tout flétrir et d'elle et de soi ! Mais com- « ment posséder la Nature ? A-t-elle des flancs pour « qu'on la saisisse ? Dans les choses, y a-t-il un « cœur qui réponde au cœur que dessus l'on pour- « rait briser ?... » Ne trouvez-vous pas que le grand écrivain est déjà là tout entier dans des phrases pareilles ? Elles abondent dans Amaïdée. *Ne valait-il pas la peine de les tirer de l'oubli, elles et toute cette œuvre si curieusement significative, que je ne déflorerai pas en la commentant ? J'ai voulu seulement inviter les fidèles du maître à regarder cette toile de sa première manière sous son vrai jour. Elle s'expliquera mieux encore si jamais*

M. d'Aurevilly se décide à publier le journal de sa jeunesse, qu'il tient en réserve et qui donne la clef de tous ses livres.

PAUL BOURGET.

Février 1889.

A MADEMOISELLE TREBUTIEN

Mademoiselle,

En vous offrant ces quelques pages, je ne fais que vous les restituer, et j'aime à y attacher le nom de l'ami des meilleures années de ma vie, de celui à qui je dois le plus.

Que la fillette de ce temps-là les accepte comme un héritage d'amitié, — le plus rare et le plus noble des héritages!

Février 1889.

J. B. D'A...

... Notre âme affamée, hélas! n'est assouvie
Que de souffle et de pleurs, ensemble ou tour à tour.
Pleurer et respirer, lequel est plus la vie?
Pleurer et respirer, lequel est plus l'amour?
Pleurer et respirer, que vous êtes vulgaires! —
Mais, nectar ou poison, Dieu vous fit enivrants,
Pour que l'homme se plût dans ces sources amères,
Comme Hylas au sein des torrents!

(Inédit.)

AMAÏDÉE

I

Un soir, le poète Somegod était assis à sa porte, sur la pierre qu'il avait roulée près du seuil. Le soleil, comme un guerrier antique dont on verrait briller l'armure d'or à travers sa tente, le soleil lançait plus d'un oblique rayon de son pavillon de carmin avant de se coucher dans l'Océan semé d'îles, ce magnifique lit de repos

que Dieu fit pour lui d'un élément, et étendit au bout du ciel comme une gigantesque peau de tigre à l'usage de ses flancs lassés. Les laboureurs dételaient aux portes des fermes; de jeunes hommes, bruns et beaux comme des Actéons, poussaient les chevaux aux abreuvoirs. Les campagnes, couvertes de blés jaunissants et de haies fleuries, tiédissaient des dernières lueurs, et des derniers murmures de chaque buisson lointain, de chaque bleuâtre colline, montait un chant d'oiseau ou de voix humaine dont le vent apportait et mêlait les débris avec la fleur des châtaigniers et la feuille roussie et détachée du chêne. La vie de l'homme redoublait ainsi la vie profonde du paysage. Au pied de la falaise, où la Nature avait creusé un havre pour les vaisseaux en détresse, les pêcheurs traînaient leur barque sur la grève, le dos tourné à l'Occident splendide qu'ils n'interrogeaient pas pour le lendemain. La dernière voile, blondie par le soleil couchant, que l'on eût pu suivre à l'horizon, venait de disparaître,

comme un cap enfin surmonté, derrière une vague luisante et indéfinie, et la mer rêveuse restait là, le sein sans soupirs et tout nud, comme une femme qui a détaché sa ceinture et rejeté son bouquet pour dormir.

Quelques mouettes s'abritaient au toit de la maison du poète Somegod, bâtie sur la pente de la falaise. Pauvre maison, dont le ciment tenait à peine et le toit pendait à moitié, maison qui n'était qu'un abri au poète comme à la mouette sauvage. « Aux hommes mortels — disait Somegod — et aux oiseaux qui passent, faut-il donc plus que des abris? » Le toit fragile branlait aux aspérités du roc éternel : ainsi l'espérance en l'âme immortelle, cette frêle richesse des justes, a parfois pour base la vertu. Hélas! si fragile qu'il fût, bien des générations de mouettes y remplaceraient celles qui, lasses du vol et de la mer, y venaient sécher leurs ailes trempées, et cette chose rare et grande, et qui dure peu, un Poète, aurait bien après Somegod le temps d'y revenir!

Une vigne, que l'air marin avait frappée d'aridité, tordue aux contours de la porte de Somegod, semblait une de ces couronnes que l'on appendait au seuil des Temples anciens et qui s'y était flétrie, comme un don méprisé par les Dieux. Somegod était assis au pied. L'âpre souffle qui s'élevait de l'Océan avec les vapeurs des brisants agitait ses noirs cheveux sur son front, en même temps si doux et si farouche, comme la double nature de tous ces faons blessés et qui fuient emportant le roseau empenné dans les bois. — Mais souvent, après ce vent mordant et froid, ce vent habituel des rivages, des terres cultivées et des collines parfumées qui s'étendaient à la gauche de la falaise une haleine plus douce lui venait, comme si la Nature se fût repentie, comme si, apaisée par de l'amour, elle avait eu peur de toucher trop fort son délicat et bel Alcibiade, qui n'avait pas, comme l'autre, jeté sa flûte dans les fontaines, mais qui l'avait gardée pour elle.

Un jour, il était venu des villes — on ne

savait d'où — et il s'était retiré sous ce chaume désert et depuis longtemps abandonné, comme un oiseau de plus au milieu de tous ceux qui posaient leurs pieds sur cette falaise où il avait trouvé son nid, — nid sans œufs et sans douce couvée; car, plus sauvage que les aigles eux-mêmes, Somegod n'avait pas de compagne qui lui peuplât sa solitude. Si quelque jeune fille des pêcheurs, quelque belle et hardie créature, libre comme l'air vif de la montagne, bondissante et pure comme la mer, blonde comme les grèves environnantes, passait près de lui aux pentes de la falaise, aux sinuosités de la baie, Somegod ne relevait pas la tête. Il s'en allait lentement et sans but, courbé déjà comme un homme plein de jours et d'expérience. On aurait dit que la jeunesse lui avait été donnée en vain.

Quand les hommes cherchent la solitude, quand on les voit se rejeter au sein quitté de la Nature, on les juge d'abord malheureux. Peut-être ce jugement n'est-il pas trop stupide pour

le monde; car jamais la Nature n'est plus belle que quand nous avons le cœur brisé. Mais le mystère, l'éternel mystère, c'est la Douleur, cet ange à l'épée flamboyante, qui nous pousse du monde au désert et de la vie à la Nature, et qui s'assied à l'entrée de notre âme pour nous empêcher d'y rentrer si nous ne voulons périr! C'est cette douleur que les hommes n'ont pas vue qu'à la face, et c'est le nom de cette douleur que les hommes ignoraient en Somegod.

Ainsi, Somegod avait souffert, sans doute, mais tant de choses font souffrir dans la vie qu'on n'aurait osé dire de quoi cette âme avait été atteinte. Ah! la tunique restait en plis gracieux sur cette poitrine et en gardait bien le secret. D'ailleurs, que ce soit pour l'empire, l'amour ou la gloire, que nous tarissons nos âmes en soupirs, ils résonnent la même harmonie, — ce ne sont tous que des soupirs, et Dieu seul ne les confond pas.

Mais que ce fût orgueil, oubli, force ou faiblesse, Somegod avait dompté les pensées de

sa première jeunesse. Les passions trompées ou invaincues ne se trahissaient pas à ses lèvres dans ces languissants sourires qui ne sont plus même amers, tant ils disent bien la vie, tant on est allé au fond des choses! Nulle flamme âcre et coupable ne brillait dans ses longs yeux noirs, qui n'étaient sombres qu'à force de profondeur, et que jamais la Volupté et le Doute, ces deux énervations terribles, ne lui faisaient voiler à demi entre ses paupières rapprochées, regard de femme, de serpent et de mourant tout ensemble, et que vous aviez, ô Byron! L'habituelle tristesse de son visage n'était pas une tristesse humaine. Elle n'était humaine qu'en tant qu'elle était tristesse; car les plus grandes sont encore de nous!

A quoi rêvait-il, le Poète, ce soir-là, assis sur son granit triangulaire, informe trépied pour la Muse, tout ce qui reste à cette grande exilée du monde de son vieux culte de Déesse : une pierre rongée de chryste marine et de mousse, au bord de l'Océan et au fond des bois,

— et de loin en loin quelques poitrines?... Pourquoi Somegod, à cette heure sacrée, n'avait-il pas sa harpe entre ses genoux nerveux, ne fût-ce que pour y appuyer sa tête inclinée et écouter le vent du ciel et de l'onde soupirer, en passant à travers les cordes ébranlées, l'agonie du jour? Ah! c'est qu'une harpe manquait à Somegod, qu'elle manque à tous, et qu'elle n'est qu'un gracieux symbole. Les Poètes passent dans la vie les mains oisives, ne sachant les poser que sur leurs cœurs ou à leurs fronts, d'où ils tirent seulement quelques douces paroles que parfois la Justice de Dieu fait immortelles.

Non! le Poète ne rêvait pas à cette heure. Il parlait, et ce n'était plus par mots entrecoupés comme il lui en échappait souvent dans le silence quand, ivre de la Nature et de la Pensée, il versait des pleurs sur les sables qu'il foulait en chancelant, et qu'il répandait son âme à ses pieds comme une femme, folle de volupté ou de douleur, y répandrait sa chevelure. Les

paroles qu'il disait, il ne s'en soulageait pas. Elles n'étaient point de ces grandes irruptions de l'âme infinie dans l'espace immense, domaine dont, comme les Dieux d'Homère, en trois pas elle a fait le tour. Ces paroles étaient bonnes et hospitalières, pleines de sincérité et d'affection; il les adressait à un homme encore dans la fleur de la vie, quand vingt-cinq ans la font pencher un peu sous le trop mûr épanouissement. — Celui-ci était debout, une main étendue sur les anfractuosités du rocher contre lequel il était appuyé et qu'il dominait de tout le buste, buste mince et pliant comme celui d'une femme, enveloppe presque immatérielle des passions qui semblaient l'avoir consumé. Il tenait d'une main un bâton de voyage semblable à celui que les mendiants, les seuls pèlerins de notre âge, ont l'habitude de porter, et dont il tourmentait rêveusement le sol.

— Te voilà donc, Altaï! — lui disait Somegod. — C'est bien toi! Un peu plus avancé dans la vie, après deux ans que nous ne nous

sommes revus, après les siècles de ces quelques jours! Te voilà revenu à Somegod, te voilà cherchant le Poète et sa solitude. Va! je ne t'avais point oublié. Tu n'es point de ceux qu'on oublie. Quand, il y a trois heures, tu descendais la plus lointaine de ces collines que le soleil couvrait de ses ruissellements d'or, je t'ai reconnu, ô Altaï! Je t'ai bien reconnu à ta démarche, à la manière dont tu portais la tête, à la fierté calme et jamais démentie de tes mouvements. Je me suis dit : « C'est Altaï qui descend là-bas la colline; c'est lui qui revient trouver Somegod, le poète, le rêveur, le défaillant. » Et j'ai éprouvé jusque dans la moelle de mes os une joie secrète, quelque chose de véhément et d'intime comparable, sans doute, à ce qu'éprouvent les hommes capables d'amitié, et j'ai mieux compris, dans cet élan de mon âme à toi, ces sentiments qu'avant de te connaître je me croyais interdits. Je me suis levé de cette pierre où je passe une partie de mes jours et j'ai pris mon bâton blanc der-

rière ma porte, et j'ai descendu plus vitement la falaise que la jeune fille qui va voir débarquer son père le pêcheur, après une absence de sept nuits. Je me suis arrêté plusieurs fois pour te regarder venir. Je cherchais à démêler de si loin dans ton allure et tes attitudes le travail de ces deux ans écoulés! Mais tu n'avais pas plus changé qu'un marbre sur un piédestal : ton pied, contempteur de la terre, la foulait toujours avec le même mépris, et comme autrefois tu portais légèrement la fatigue et le poids du soleil, et dans la route comme dans la vie, tu ne te reposais pas pour boire aux fossés et cueillir des églantines aux buissons.

« C'était toi! c'était bien toi! Mais tu n'étais plus seul, Altaï. Tu donnais le bras à une femme que la fatigue avait brisée et qui chancelait, quoique soutenue par toi. Hélas! c'est notre destinée à nous tous, faibles créatures que tu as prises dans tes bras stoïques, de chanceler encore quand tu nous soutiens! On

n'échappe point aux lois de soi-même. Ne me l'as-tu pas dit souvent, quand tu avais cherché à armer mon sein de ton âme et que toi, qui peux tant de choses, tu sentais que tu ne pouvais pas? Homme unique et que le désespoir ne peut atteindre, homme qui, à force d'intelligence, n'as plus besoin de résignation, tu me répétais, avec ton calme si doux et si beau, avec ta suprême miséricorde : « Tu n'as pas été créé pour combattre et vaincre! Ne perds pas tes facultés à cela. Pourquoi le bassin qui réfléchit le ciel désirerait-il être une des montagnes qui l'entourent ? Il n'y a que Dieu qui sache lequel est le plus beau dans la création qu'il a faite, de la montagne ou du bassin. »

« Quelle était cette femme, ô Altaï? Je l'ai vue de plus près quand tu t'es approché et que j'ai pris ta main dans les miennes, et quoique la beauté des femmes ne me cause pas d'impressions bien vives et que Dieu m'en ait refusé l'intelligence, cependant elle m'a semblé belle. Et puis elle n'est pas née d'hier non

plus; elle a bu aux sources des choses comme nous. La première guirlande de ses jours est fanée et tombée dans le torrent qui l'emporte, et la trace des douleurs fume à son front, comme sur la route celle du char qui vient d'y passer! Pour moi, c'est la beauté suprême que cette attestation, écrite au visage dans ces altérations, que la vie n'a pas été bonne. Toute femme qui souffrit est plus que belle à mes yeux : elle est sainte. Douleur! douleur! on a là le plus merveilleux des prestiges. Vous vous mêlez jusqu'au seul amour de mon âme, dans mon culte de la Nature. Je me sens plus pieux pour elle les jours où elle paraît souffrir, et je l'aime mieux éplorée que toute-puissante.

« Qu'est-elle, cette femme, ô Altaï? Pourquoi l'as-tu amenée en cette solitude? Est-ce l'amour qui l'attache à tes pas? Est-ce cette amitié plus belle que l'amour encore et que tu as longtemps cherchée, ce magnifique sentiment dont tu parlais avec tant d'éloquence entre une femme pure et un homme fort?

L'aurais-tu trouvée à la fin?... Ou bien ton cœur ardent et tendre, ce grand cœur qui fait les héros et les amants, n'est-il pas lassé d'aimer, lassé de tenter l'impossible ? Et ne crois-tu plus, ô mon austère philosophe, que l'amour est une vanité, un rêve qui fuit avant le matin? Quoi! toujours des femmes dans ta vie! toujours ce qui ne put tomber dans la mienne remplissant la tienne jusqu'aux bords! Je ne connais rien à ces amours terribles et suaves qui naissent entre vous tous qui vous aimez, êtres finis, hommes et femmes, mais, Altaï, tu l'aimes sans doute, celle-ci? Oui! tu l'aimes; car ta voix sonore s'assouplit comme un accent de rossignol en lui parlant; car tes yeux, quand tu la regardes, s'attendrissent comme si tu n'étais pas calme et grand; car, pendant le repas frugal à ma table de hêtre, elle n'a pas étendu la main une seule fois vers la jatte de lait que déjà elle était à ses lèvres, soulevée par ta main attentive. Et quand elle s'est couchée sur le lit de feuilles mortes du Poète, à l'abri de cette

hospitalité un peu sauvage, mais cordiale, et la seule que j'aie à offrir à la femme délicate et lassée, tu l'as enveloppée avec un soin si plein de tendresse et d'inquiétude qu'il semblait que tu laissasses ton âme roulée autour d'elle avec les plis de ton manteau.

— « O Somegod ! — répondait Altaï, — cette femme que je traîne avec moi n'est pas celle que tu supposes. Tu t'es mépris, et ces deux années ne m'ont rien appris que je ne susse avant de les vivre. Tu ne l'ignores pas, je fus vieux de bonne heure. Il est des hommes qui sortent vieillards du ventre des mères. Toi et moi, ô Somegod! nous sommes un peu de ces hommes-là. — Quand je te disais que l'amour aurait moins encore que la jeunesse; quand, le cœur plein de ce sentiment formidable qui échappe à la volonté, je cherchais anxieusement à chaque aurore si douze heures de nuit, un jour de plus, ne l'en avaient pas arraché, si la flamme ondoyante et pure ne s'était pas éteinte dans l'âtre noir et refroidi,

ce n'était pas la terreur si commune aux hommes de voir un bien fuir les mains qui le possédaient et s'écrouler et se perdre, et les laisser veufs, pauvres, désolés! ce n'était pas cette terreur qui m'égarait jusqu'au désespoir de l'amour. J'avais mis la grandeur humaine à souffrir; je voulais être grand. Pourquoi donc me serais-je épouvanté de l'avenir? Pourquoi serais-je entré en de telles défiances? Aussi était-ce une conviction profonde et tranquille comme le sentiment de la vie que je t'exprimais, ô Somegod! une certitude inébranlable et sereine qui découlait des sommets de la raison et qui projetait sa lumière sur l'âme encore passionnée, et d'une façon si souveraine que l'âme aveugle en sentait confusément la présence et n'osait donner de démentis à cette évidence indomptable. Les années peuvent venir, ô Somegod! l'homme plie et s'use, mais la vérité demeure, et les expériences successives attestent l'éternité de la raison. O Somegod! j'ai pu aimer encore, j'ai pu retremper

mes lèvres dans la lie du calice épuisé, mais, à coup sûr, je n'y ai pas plus trouvé d'ivresse que dans le temps où il semblait assez plein pour ne pas de sitôt tarir! Si jamais, pas même à l'heure où l'homme, en proie à des émotions divines, est le plus entraîné et s'oublie, la démence n'a pas monté plus haut que le cœur et que le bonheur en qui l'on croit fut étouffé dans un jugement, ce n'est pas quand l'âme traîne ses ailes, lasses d'avoir erré et essuyé à tous les angles de roches sa gorge sanglante qu'elle y fait saigner un peu plus, que des illusions décevantes viendraient se jouer enfantinement de la pensée.

« Mais cette femme, que j'aurais pu aimer sans doute, car qui ne peut-on pas aimer dans la vie? n'a point été aimée par moi. Le dernier sentiment que je porte dans ma poitrine depuis des années est demeuré sain et sauf. Ce n'est pas une gloire, c'est un hasard, — et je ne m'en enorgueillis pas. Cette femme n'est pas non plus mon amie. Pour qu'une femme puisse

être l'amie d'un homme, il faut qu'elle ait une immense pureté ou une grande force. Dans ce monde effronté et dans l'esclavage de nos mœurs, laquelle de ces choses est la plus commune? Voici trois ans que je les cherche, ces deux perles précieuses, la pureté et la force. Je ne sais pas si Dieu les y a mises, mais à présent Dieu vannerait l'Océan qu'il ne les y trouverait plus! Pour la pureté, ce serait encore quelques enfances au sein des campagnes, ignorance, hébétement, torpeur, puretés grossières, perles d'une eau terne et d'une transparence bien douteuse; mais pour la force, ô Somegod! il n'y aurait rien. Cette femme qui dort là dans ta maison, ô Poète! est aussi faible que toutes les autres, et moins pure peut-être. Ce qu'elle m'est, je ne le sais point, si ce n'est: ni mon amante ni mon amie. O histoire éternelle de toutes les femmes! Mais de quels mystérieux anneaux est donc faite cette chaîne fragile qui nous unit?

« Est-ce pitié, tendresse ou respect pour la

douleur endurée? Car, toi qui ne vois que les grands horizons du monde réfléchis dans le miroir de ton âme, panthéiste noyé et épars en toutes choses, planté sur ton rocher et en face de la Nature comme un Dieu Terme qui sépare les deux infinis de l'espace et de la pensée, tu as surpris sur les traits fanés de cette femme qu'elle avait eu, comme tous, sa part d'angoisses. Ton regard, dilaté comme celui des aigles, accoutumé à embrasser des lignes immenses, a saisi à travers cette beauté humaine ces imperceptibles vestiges que ce rude sculpteur intérieur qui, si souvent, brise le bloc qu'il voulait tailler, la Douleur, nous grave au visage comme des rayures dans le plus doux des albâtres ! Mais si la Douleur est sacrée, elle est commune ; elle n'est point un privilège parmi les hommes : elle les égalise comme la Mort. Pourquoi donc, s'il n'y avait que l'adoration de la Douleur qui m'attachât à cette femme, pourquoi l'aurais-je plutôt choisie que toutes celles qui souffrent sur la terre ?...

« J'ai vu des femmes plus malheureuses, plus maltraitées du sort que celle-ci. Elles étaient la proie de nobles peines, elles répandaient de généreuses larmes en face du gibet où pendait l'enfant de leurs rêves, quelque grande espérance immolée ou le plus bel amour trahi, mères douloureuses qui s'usaient les paumes de leurs mains à essuyer les torrents qui leur jaillissaient des paupières! J'ai passé près d'elles m'assouvissant de ces grands spectacles, m'y trempant comme Achille dans le Styx, afin de me rendre invincible; j'ai passé muet, car je n'ignorais pas que l'épuisement de cette nature humaine qui ne peut souffrir ni pleurer toujours est le Dieu certain qui console. Qu'avais-je à leur dire, à ces désespoirs qui sont la plus glorieuse substance de nos cœurs, à ces souffrances qui nous déshonorent, à ce qu'il semble, quand nous ne les éprouvons plus, à ces Rachels qui ne veulent pas être consolées, à ces Catons d'Utique qui, trahis par l'épée, s'en fient mieux à la main nue et

intrépide pour s'arracher leur reste d'entrailles? Ma voix eût été une offense. Mais celle-ci, ô Somegod! n'en était pas. Elle souffrait, mais sa peine n'était pas un deuil héroïque, une affliction qui relève et que l'on veut bien; elle ne faisait pas comme la Lacédémonienne, qui disait à son fils : « Dessus ou dessous! » car elle savait qu'il n'y avait ni honneur ni honte à la Patrie à rester sur le champ de bataille, et elle avait perdu son bouclier.

« C'était une honte, une honte immense au milieu de tous les délices qui passaient et repassaient dessus comme la main de la femme de Macbeth sur la tache de sang, sans l'effacer, un lent pli de sourcils au-dessus de deux yeux sereins et reposés comme les lacs au pied des montagnes, une larme qu'un sourire retenait aux paupières d'où jamais on ne la vit tomber. C'est pour ces douleurs presque muettes, dévorées, enfouies, que l'homme est utile. Il les couve et les féconde sous sa parole. Du vague rose qui teignit cette joue il

fait une pourpre ardente et hâve, cruelle brûlure de l'âme dont elle est un reflet. L'œil perd sa sérénité impudente; la bouche, son sourire si doux et si stupide; la larme finit par tomber dans les lèvres devenues sérieuses; on souffre davantage, sans doute; les horreurs du mépris s'augmentent; mais on finit par se savoir gré de la violence, — on finit par se reprendre en respect de soi-même pour se frapper si courageusement de son mépris!

« C'est pour cela, ô Somegod! que je m'arrêtai devant cette femme, à qui les grandes douleurs de la vie n'avaient pas entr'ouvert la poitrine. Elles avaient glissé sur son sein comme sur de l'émail; mais, même en glissant, elles pénètrent encore, ces épées acérées, et, tu l'as dit, elle avait bu quelques gouttes, ou plein sa coupe d'or, comme nous, à la source des choses. Puisqu'elle avait vécu, elle avait souffert. Ne m'as-tu pas dit quelquefois, ô Poète, ô toi qui n'as pas mis ta destinée à la disposition des hommes, que la vie était un don fu-

neste, que la Nature, comme l'homme, l'apprenait, d'une voix plus profonde et plus douce, mais qu'elle le révélait aussi ; que cela était répandu jusque dans le rouge cœur des plus belles roses entr'ouvertes, au fond de leurs plus purs parfums ! Mais cette vie n'aurait eu pour elle que sa native amertume, si cette honte vague et sentie qui la troublait ne s'y était obscurément mêlée. O Somegod ! il ne faut pas l'épaisseur d'un cheveu pour que l'âme soit opprimée et malheureuse, et on ne la sort de cet atone et misérable supplice qu'en la redoublant d'énergie, qu'en enfonçant de durs aiguillons aux flancs amollis ! Elle, elle était, cette pauvre femme, à qui la honte dont j'en attristai les ardeurs de jour en jour plus défaillies donna le courage de me suivre, elle était errante comme moi à travers le monde, y traînant sa honte comme moi j'y traînais mes ennuis, et y cherchant je ne sais quel bonheur nerveux et débile, comme moi j'y poursuivais une trop difficile sagesse. Elle allait, aux soirs,

sous les cieux étoilés, aux détours des allées mystérieuses, trahie par le pan de sa robe qui flottait encore dans ces sinueux détours lorsqu'elle était disparue, par un parfum de cette chevelure tordue sur sa tête comme un voile mieux relevé et dont la gerbe dénouée et déjà penchée, comme d'attendre, se répandait sous la première main. C'est là que souvent je l'ai vue, c'est là que je m'arrêtai devant elle, barrant du bâton que voici l'étroit sentier parcouru par elle, comme Socrate devant Xénophon. Dans les joies sensuelles de sa vie, dans l'abandon et la fuite d'elle-même au sein des nuits de volupté bruyante ou recueillie, elle n'avait point perdu l'intelligence des nobles paroles. La feuille de saule sauve un insecte, tombée du bec de la colombe ou de la main d'un enfant. Je jetai la feuille de saule aussi, et je crus l'avoir sauvée. Du moins eut-elle le courage de me suivre, moi qui ne lui parlais pas le langage du monde et qui ne lui promettais pas d'amour!

« O Somegod! les hommes, ces massacreurs du bonheur des femmes, consomment un forfait plus grand encore en leur rapetissant la conscience, qu'ils finissent toujours par étouffer. Elles peuvent être avilies sans être coupables. Victimes jusque dans leurs facultés, les malheureuses ne sont qu'aveugles, et on les accuse de chanceler au bord des fossés. Il ne s'agit pas d'avoir des entrailles, Somegod, il ne suffit que d'être justes. Ce n'est pas l'amour, ce n'est pas la pitié, ce n'est pas un de ces sentiments enthousiastes, la couronne sacrée de la vie, dont tous les fleurons ont jonché la terre autour de moi de si bonne heure, qui m'a fait me charger de cette destinée. C'est la Justice. Vois-tu! il faut qu'il y ait des hommes qui payent pour l'Humanité devant Dieu. O Somegod! je n'ai pas au cœur une grande espérance; cette femme est faible, et peut-être m'échappera-t-elle. Mais qu'importe! Quand on a foi, l'action en sort comme une épée de son fourreau; mais c'est quand on doute qu'il est

beau d'agir. Je suis venu te trouver, ô Poète! dans le désert, ce temple dont tu es le prêtre; car, si ma parole est trop rude pour ces délicates oreilles accoutumées aux suavités des flûtes et aux endormissements du plaisir, la tienne ne l'effarouchera pas. Elle l'entendra mieux. Elle s'assiéra à tes pieds pour recueillir les beaux fruits tombés de ta cime, arbre merveilleux de Poésie! Elle oubliera les villes et les grossières ivresses qu'on y goûte. Puisses-tu la relever dans ta grande Nature, la baigner dans ses eaux éternelles et l'en faire sortir purifiée!

— « Ton dessein est beau, Altaï; il est digne de toi, — reprit le Poète. — Mais qu'as-tu besoin de Somegod? Tu es bien toujours l'Altaï, le triste et serein Altaï, qui sème sans croire à la récolte, ce généreux laboureur qui jette le blé aux quatre vents du ciel! Homme infortuné et grand, qui, pour ne plus croire à la Providence, n'as pas apostasié la Vertu, et qui, sans une espérance dans le cœur, combats

pourtant comme si tu devais remporter la victoire!... »

Ainsi dirent-ils longtemps encore, le Philosophe et le Poète. La nuit les surprit devisant. Elle tomba entre eux comme un silence; Dieu jeta dans les airs ses poignées d'étoiles, et parmi elles et plus bas que le ciel, sur la terre obscure, quelque rossignol qui se mit à chanter, pour consoler le monde de la lumière perdue par l'Harmonie. Le ciel se réfléchissait en Somegod et dans l'Océan, dans le Poète et dans l'abîme. Altaï était rentré dans la maison; il regardait la femme qui dormait, à la lueur épaisse et fumeuse de la lampe d'argile.

Duumvirs de la pensée qui s'étaient partagé le monde, l'un avait pris la Création pour sa part, et l'autre, plus ambitieux, s'emparait de plus vaste encore : — la misérable créature. C'était la part du Lion.

II

Le soleil se levait derrière la falaise, aussi frais, aussi beau, aussi lumineux qu'au temps où les hommes l'adoraient en l'appelant Apollon ; il dardait ses flèches d'or sur la mer sombre qui en roulait les étincellements dans ses flots, semblable à la dépouille opime de quelque naufrage. Une ceinture rose ceignait le ciel comme une guirlande de fleurs divines aux flancs d'Aphrodite, et l'étoile verte qui porte le nom de la lumière dont elle est le présage s'effaçait dans le ciel, où s'écoulaient des

traînées de jour à travers des ombres lentes à disparaître. Un vent presque liquide de fraîcheur s'élevait de la mer et déroulait les perles de rosée suspendues à la chryste marine de la falaise, tapis nuancé d'une pourpre violette et foulé par les pieds nuds des jeunes pêcheuses. Les premiers bruits du jour se faisaient entendre au loin, mais confus encore comme le premier réveil des hommes, distincts seulement à cause de la pureté de l'air du matin.

Somegod, qui se levait toujours pour aller ramasser la première feuille tombée du bouquet aérien de l'Aurore, fleur impalpable respirée par le regard et gardée dans la pensée, ce sein plus intime que le sein, et où, comme sur l'autre, elle ne se flétrissait pas ; Somegod, le Chrysès de ces plages, revenait des grèves à sa masure, inquiet de ses hôtes, que le grand jour devenu pénétrant avait sans doute réveillés. Il croyait les retrouver assis aux pierres de la porte, admirant ce magnifique spectacle de la mer où le soleil luit, et des horizons que

le jour infinitise. Il se trompait; ils n'y étaient pas. Il les aperçut par la porte entr'ouverte, Altaï debout derrière celle dont il ne savait pas encore le nom. Le Philosophe attachait quelque imperceptible agrafe à la robe, comme l'aurait pu faire une humble servante. Le Poète, arrêté sur le seuil, ne se mit point à sourire de la simplicité de ce détail. Ce sont les hommes grands et forts qui ont la grâce des petites choses. Ils mettent dans les riens une amabilité à faire pleurer. O vous qui disiez que l'âme se mêle à tout, vous aviez bien raison, ô grande pythonisse à la lèvre entr'ouverte! Il y a des maternités plus ineffables que celles des mères, des grâces plus grandes que celles des femmes, dans l'homme pâle et grave qui pose un châle sur des épaules ou qui lace un brodequin défait.

— « Amaïdée, c'est notre hôte, » — dit Altaï en relevant la tête. Il venait d'achever son travail. L'agrafe avait fixé la robe sur le sein de la femme, qui se tourna vers le Poète

en lui disant un bonjour déjà familier. Somegod put mieux juger de la beauté qui l'avait frappé d'abord en Amaïdée quand il l'avait vue pour la première fois. Les nattes de ses cheveux n'étaient plus souillées de poussière, le teint noirci de la sueur du voyage, le front maculé de ces grandes taches d'un roux âcre et livide que l'on doit à l'échauffement et à la fatigue; les cheveux n'avaient plus d'autre nuance que celle de quelque tresse dorée qui rayonnait capricieusement dans leur jais et qui s'en détachait d'une façon plus vive aux obliques ondulations de la lumière. Le teint avait repris sa couleur uniforme et mate dans laquelle circulait une vie profonde, sans pourpre aux joues, sans blancheur nulle part; c'était un bistre fondu dans les chairs. Les sourcils, noirs et arqués, se prolongeaient fort loin dans les tempes, ce qui donnait une expression remarquable à ses yeux, dont les larges prunelles étaient jaunes et d'une si admirable transparence qu'on allait d'un seul trait au fond de ce

regard étincelant, humide, cristallin et calme, avait dit Altaï, comme un lac aux pieds des montagnes, mais quand le soleil y verse son or pur dans une mélancolique soirée.

Ce regard ne trahissait rien du passé, de la vie, de l'âme. Il était doux comme l'indifférence, un peu vague, mais sans rêverie qui l'égarât loin de vous. De flamme plus rapide qui s'en échappât, il n'y en avait point. Jamais un désir ne le tournait éloquemment vers le ciel ; jamais un regret ne l'abaissait vers la terre. Ce n'eût pas été un regard de femme, si la peine n'avait gonflé en les violaçant les veines fatiguées qui erraient et se perdaient aux paupières. Là retentissait la vie muette ailleurs, et aussi dans un sillon entre les sourcils, trace d'une pensée rarement absente. Quand cette pensée revenait plus triste ou plus amère, le sillon se creusait davantage, mais le rapprochement des sourcils n'était ni heurté ni même subit ; il se faisait avec une lenteur harmonieuse et n'altérait jamais la fixité habituelle du regard. Toute

la physionomie de cette femme était dans ce simple et fréquent mouvement de sourcils. Le front était bas, les joues larges, la lèvre roulée et accusant dans son éclat terni les ardeurs fiévreuses de l'haleine, ce simoun du désert du cœur qui règne dans les bouches malades de la soif toujours trompée des voluptés de la vie !

Elle vint s'asseoir à la place ordinaire du Poëte, en dehors de la cabane, et, s'appuyant le menton dans sa main, elle regarda la mer avec ses yeux aussi humides et aussi diaphanes que les flots dans une anse peu profonde. Le jour doux et argenté du matin adoucissait merveilleusement ce qu'il y avait de hâve dans cette beauté qui ressemblait à une rose jaune presque déchirée à force d'être épanouie et que le temps avait meurtrie, et mille souffles et mille mains. Altaï et Somegod s'assirent près d'elle.

— « O Amaïdée ! — lui dit Altaï, — à quoi penses-tu devant un spectacle si nouveau pour toi ? Ne t'épouvantes-tu pas de cette vie qui

commence et à laquelle tu fus si peu accoutumée par celle dont tu as vécu jusqu'ici ?

— Non ! je ne m'épouvante pas, — dit-elle. — Doutes-tu déjà de mon courage, Altaï ? Crains-tu que les mollesses de ma vie m'aient brisée au point de me rendre incapable du moindre effort ? Et d'ailleurs tout était-il donc mollesse dans cette vie que tu me reproches ? Ai-je moins bien dormi sur le lit de feuilles sèches de Somegod que sur les lits de soie abandonnés ?

— Non ! mon enfant, — répondit le Philosophe, plus jeune que celle à qui il adressait cette appellation protectrice, mais bien plus vieux par la sagesse, cette paternité plus auguste que celle des cheveux blancs et de la nature ; — ce serait déjà bien tôt pour te démentir.

— Sais-tu, Altaï, — ajouta Amaïdée d'une voix lente, — que l'accent dont tu dis cela est bien triste ? O homme que l'on dit être fort, ta parole n'est jamais découragée, mais ta voix l'est toujours ! Pourquoi ?

— Parce que je connais la destinée et la vie, — répondit Altaï en prenant dans ses bras la taille d'épi tremblant de la jeune femme qu'il avait peut-être craint d'affliger, — et que je n'attends rien d'elles deux ! »

Amaïdée écarta la caresse et fronça lentement ses longs sourcils.

— « Ce n'est pas moi qui suis cruel, — reprit Altaï, — Amaïdée ! ce n'est pas moi.

— O Somegod ! — dit Amaïdée avec une adorable naïveté, seule chose qu'elle eût gardée, seul trésor qu'elle n'eût pas dépensé dans ses somptuosités de Cléopâtre. — Il ne croit à rien, pas même à moi qui ai tout quitté pour le suivre ! Quand je lui parle de mon amour, il ne rit pas, mais il est pourtant aussi sceptique que s'il branlait la tête en riant, et il m'embrasse au front comme un enfant malade qu'on apaise.

— Tu ne m'avais pas parlé de cet amour, ô Altaï ? — dit Somegod avec une voix grave.

— A quoi bon, — répondit le Philosophe, — puisque je n'y croyais pas ! »

Une larme, — une de ces larmes qui en valent des torrents dans les yeux de celles qui sont restées pures, cerna les noirs cils d'Amaïdée, mais ne roula point sur sa joue, quoique cette âme sans fierté ne mît pas sa gloire à la dévorer. Altaï la vit :

— « On ne supprime point une larme en l'essuyant, — dit-il. — Mais, ô Amaïdée, une larme n'est jamais stérile, et on se purifie quand on pleure!...

— Et quand on aime... » reprit la femme avec noblesse.

Mais le Philosophe secoua la tête; un sourire de dédain ouvrit ses lèvres comme le précurseur de quelque réponse inflexible; puis le dédain se changea en sourire de mélancolie, et il n'osa pas appuyer son stoïcisme sur cette pauvre créature abattue, qui croyait que l'on se relevait de la mêlée en saisissant encore une fois les genoux d'un homme et en tordant passionnément ses beaux bras autour de ce dernier autel.

— « Écoute-moi, ô Amaïdée! — dit Altaï. — L'amour passe, et la vertu demeure. Si je t'ai entraînée avec moi, ce n'était ni comme une victime ni comme une esclave. Je ne suis point un de ces insolents triomphateurs de l'âme des femmes, chassant devant eux les troupeaux qui leur serviront d'hécatombes. En me suivant, je te voulais libre; je le désirais, du moins. Tu ne l'étais pas, et c'est peut-être la raison pour laquelle tu es venue. Vous autres femmes, vous n'avez que des enthousiasmes et n'obéissez qu'à des sentiments. Mais si je te laissai obéir au tien, ô mon enfant! si je ne te mis pas la main sur la bouche quand tu me répétas cette triste parole que tu m'aimais, et si je ne partis pas seul, c'est que j'étais sûr que le temps t'arracherait du cœur cette épine et que je te voulais meilleure qu'heureuse. »

Amaïdée avait posé son front sur la main qui soutenait son menton tout à l'heure. Son cou dessinait une courbe charmante. On aurait dit une Mélancolie éplorée ou une Résignation qui

se ployait sous les paroles d'Altaï. Que se passait-il en cette âme comme cachée sous le corps incliné, dans cette femme qui semblait s'ombrager d'elle-même? Altaï regardait la terre en prononçant les mâles paroles auxquelles elle n'avait pas répondu, et Somegod, tourmentant une longue mèche de ses cheveux noirs sur sa tempe gauche, avait la tête tournée vers le ciel, dans l'éclat duquel sa tête brune et son profil à arêtes vives se dessinaient avec énergie. Le soleil coiffait d'aigrettes étincelantes les différents pitons des falaises. Il semblait que tous ces noirs géants se fussent relevés de leurs grands jets d'ombre où ils étaient disparus et avaient repris leurs casques d'acier. La vie envahissait davantage les grèves solitaires où la marée montait avec le jour, et les pêcheurs tendaient leur gracieuse voile latine et se préparaient à quitter le havre qui les avait abrités. Tout était mouvement et allégresse, excepté sur ce Sunium sans blanche colonnade, plus sauvage et plus modeste que celui où s'asseyait Platon.

Là, la vie avait revêtu de plus solennels aspects; les trois personnes qui en attestaient la présence restaient dans leurs poses silencieuses. Immobilité et silence, ces deux choses qui siéent si bien à tout ce qui s'élève de la foule, ce double caractère de tout ce qui est profond et grand, et qui faisait comprendre à l'artiste des temps anciens qu'on ne pouvait représenter dignement les Dieux qu'avec du marbre. Amaïdée, Altaï, Somegod, étaient un peu plus que ces mariniers hâlés et nerveux qui s'agitaient au bas de la montagne et au bord des ondes, sous les rayons du soleil levant que défiait la nudité de leurs poitrines. A eux trois ne représentaient-ils pas l'Amour, la Poésie et la Sagesse?

Ils passèrent cette journée et les suivantes à errer le long des rivages et à vivre de cette existence qui était vague pour Altaï et Amaïdée, et qui n'était profonde que pour Somegod; car, pour que les choses extérieures entrent dans l'homme, il faut être accoutumé à les contem-

pler longtemps, et l'on n'en conquiert pas l'intelligence avec un regard léger comme les cils d'où il s'échappe. — Somegod faisait pour ainsi dire à ses hôtes les honneurs de la Nature. Altaï n'avait pas repris la douloureuse conversation du premier matin. Amaïdée, muable sensitive, avait oublié les impressions cruelles qui avaient chargé son œil de pleurs et son front de tristesse. Entre la femme et l'enfant, il n'y a que la différence d'une émotion. Quand l'émotion grandit, l'enfant devient femme; quand elle diminue, la femme redevient un enfant : elle se rapetisse, comme ce génie des contes arabes qui, de géant, se rapetissait jusqu'à entrer dans une petite urne, cette étroite demeure dans laquelle l'homme ne saurait tenir qu'en poussière. Amaïdée jouissait de cette nouveauté de spectacle et d'impressions en âme mobile et avide. Oh! pauvres âmes blasées que nous sommes, la nouveauté est-elle une si grande charmeresse? si c'est moins l'ondoyance de la Nature humaine que son épuisement si rapide

qui nous fait y trouver tant de charmes qu'elle est comme une jeunesse dans cette vie... Sol rude et dépouillé, route parcourue et dont on a compté les pierres en posant ses pieds d'aujourd'hui dans la trace de ses pas d'hier.

Altaï la laissait s'ébattre aux négligences de cette vie sauvage et libre. Il semblait se fier au dictame de l'air vif et pur qui circulait autour d'eux pour guérir cette âme blessée, et pour lui donner la force de se laver de ses souillures en l'élevant vers Dieu par la pratique de la vertu. Comme les convalescents, à qui l'on prescrit des exercices tempérés, le grand air, le rayon de soleil qui réchauffe, on pourrait prescrire aux âmes malades la mer, le ciel, les fleurs, les bois ! Tout se tient, tout s'enchaîne, tout est un dans l'homme et dans la Nature : la vie de l'âme est aussi mystérieuse que la vie du corps ; mais c'est également de la vie. Ceux qui ont gravi une montagne savent quel poids on laisse toujours au pied. Ils savent que nous n'emportons pas au sommet les soucis cruels qui nous

rongent ; ils savent que cet air plus éthériel que l'on respire nourrit mieux la substance humaine. O vous qui avez un gosier de rossignol et des ailes d'aigle, oiseaux si merveilleux que l'homme vous a si souvent niés, ô Poètes, grands artistes, mille fois fils d'Apollon amoureux de sa sœur divine ! et toi, ô Nature ! ne nous l'avez-vous pas appris ? — Nature ! mère des Dieux et des hommes, comme disait le Panthéisme ancien, quand nous avons usé nos vies en pleurs amers et en soupirs insensés, quand l'âme répandue tombe à travers nos doigts dans la poussière, que c'est une horreur de ne la pouvoir ramasser et que devant la dernière goutte qui échappe et qui va sécher nous restons éperdus et prêts à mourir, oh ! rejetons-nous à tes mamelles, ô notre mère ! pour ne pas mourir. Nous y retrouverons le lait jamais tari des émotions saintes ! nous jetterons, pour nous rajeunir, et nos amours, et nos larmes, et nos douleurs, toutes ces vieillesses anticipées, comme les membres hachés d'Éson, dans cette splendide

et bouillonnante cuve des éléments dont les horizons sont les bords et qui écume éternellement sous le ciel! Oui! tes spectacles fortifient, élèvent, rassérènent. Tu convies les hommes à des voluptés âpres et viriles, où les sens et leurs grossiers instincts n'ont plus rien à voir. Où a-t-il pris ce fier regard, ce grand Voyageur qui t'adore? Il l'a rapporté de ces monts qu'il vient de mesurer et dont il descend, les lèvres et les narines sanglantes, pâle et brisé comme s'il avait vu Dieu! C'est devant toi, la bouche entr'ouverte, la poitrine pleine de ton souffle qu'il prenait pour le sien, que l'homme a dit un soir : « L'âme est immortelle! » Ah! je ne sais pas ce qui est et ce que j'espère, mais ta contemplation m'est sacrée, une vertu courageuse s'en exhale, l'homme se compte pour rien devant toi. O Nature! patrie qu'on adore, trop grande pour tenir à l'abri de nos boucliers, Sparte éternelle qu'il n'est jamais besoin de défendre, si tu avais des Thermopyles, il ne faudrait que jeter un regard sur tes mers et

sur tes collines pour devenir un de tes trois cents!

Tantôt Altaï, Somegod et Amaïdée s'enfonçaient dans les terres, en quelque long pèlerinage aux ruines aperçues de la falaise comme des points blancs dans les campagnes. Ils aimaient à se diriger vers des points inconnus, mystères qu'ils allaient pénétrer. Souvent c'était une église abandonnée, parfois un sépulcre écroulé ou un colombier où ne s'abattaient plus les sonores volées de pigeons, mais où il en revenait parfois un ou deux peut-être, mélancoliques et bientôt repartis d'un vol rapide, comme les souvenirs dans nos cœurs! Tantôt ils restaient sur les grèves, assis sur quelque banc de coquillages, suivant de l'œil la mer qui s'en allait, triste et éternelle voyageuse dont le manteau bleu traîne à l'horizon, quand elle est le plus loin, comme pour empêcher l'ordinaire oubli de l'absence.

Souvent ils montaient dans une barque et erraient rêveusement dans le havre, assombri

des approches du soir. Cet étonnant Altaï, qu semblait savoir toutes choses, ramait d'un bras infatigable ; car Somegod, qui ramait aussi, laissait pendre presque toujours l'aviron dans la houle, perdu en quelque adoration muette, comme Renaud aux genoux d'Armide. Silence qui n'était pas le silence d'Amaïdée, douloureuse créature qui regardait le ciel, la mer, Altaï, Somegod, — qui regardait et qui ne voyait pas, pensée tout étonnée d'elle-même. Ses yeux ambrés, après avoir erré comme les regards farouches d'une biche égarée, se fixaient dans le vide, brillants au crépuscule comme un flot au fond duquel on aperçoit la fauve arène. Un châle, tissu chaud et suave, fragilité pleine d'harmonie avec ces fragilités plus grandes et plus précieuses encore qu'elle était destinée à protéger, et qui flottait dans l'air âpre et humide au-dessus de la mer éternelle, enveloppait à plis larges et hardis sa taille, autrefois si puissante, à présent brisée et amollie, les reins dont la chute voluptueuse gardait l'empreinte

d'avoir faibli tant de fois sous les terrassements de l'étreinte, comme ceux de l'archange Lucifer sous la sandale divine de Michel. La vague élevait la voix autour de la nacelle attardée sur ses côtes, célèbres par plus d'un naufrage, et les pêcheurs qui rentraient au havre, passant auprès de cette barque dans le vent et dans la nuit, apercevaient, non sans une terreur superstitieuse, cette trinité intrépide et muette des solitaires de la montagne, qui n'avaient pas leur vie à gagner et qui l'exposaient aux brisants. Que s'ils surprenaient les paroles de ce groupe étrange, c'étaient des paroles singulières, inexplicables comme eux, et dont tout leur eût été incompréhensible si le mot de Dieu ne s'y était mêlé souvent.

III

Un de ces soirs, — ils avaient erré longtemps, la nuit noire s'alourdissait sur la mer, et leur barque, bercée dans les vagues phosphorescentes, cinglait encore dans les hauteurs de l'eau ; l'écume des flots, fraîche et salée, les frappait au front et sur les mains ; ils n'entendaient que ce bruit de l'eau, si solennel, la nuit, quand on n'y voit pas, moins doux mais plus beau que quand la lune jette une large lumière sur leur surface ; — Amaïdée adressa la parole à Somegod :

« Tu es Poète, m'a dit Altaï. Mais où donc est ta Poésie? Me méprises-tu assez pour me la cacher? Pourquoi n'as-tu jamais dit devant moi ces chants qui font du bien à toute âme, comme cette langue qu'ils parlent derrière les Alpes, même quand on ne la comprend pas? Qui te dit, d'ailleurs, ô Poète! que je ne comprendrais point ce que tu chanterais?

« Lorsque je vivais dans les villes, pendant ces nuits passées dans les voluptés qu'Altaï appelle coupables, si un Poète, mêlé à nos fêtes, venait à faire entendre quelque mélodieuse parole, je sentais en moi s'éveiller une foule de puissances endormies. Les autres se mouraient d'ivresses, penchées sur les épaules des hommes qui leur versaient le double breuvage des yeux et des lèvres, n'écoutant pas, au milieu des joies effrénées et lasses, la voix qui planait sur elles toutes, comme un Esprit invisible dont les ailes faisaient trembler la flamme des lampes et battaient sur les yeux à moitié clos. Mais moi, la rieuse et la folâtre, je me

retirais dans une embrasure et je cachais ma tête dans mes mains. O Somegod! ce que j'éprouvais avait un charme si différent de ce que le bonheur comme je l'avais senti toute ma vie m'avait appris! Ce n'était pas le bonheur, non! ce n'était pas non plus la peine, et pourtant cela faisait cruellement mal et délicieusement bien au cœur. C'était plus et moins tour à tour que la vie... N'est-ce pas là ce que vous nommez la Poésie, vous, et que j'aimais, moi, comme tant de choses, sans savoir pourquoi je l'aimais?

— « Amaïdée, — répondit Somegod, — tu veux donc que je te livre le secret de mon infortune! Il y a des hommes à qui l'on peut dire : « Qu'as-tu souffert? qu'as-tu aimé? de quoi as-tu joui depuis que tu es dans le monde? » Altaï, que tu vois ramant à l'autre bout de cette barque, est un de ces riches de misères, frappés par Dieu de l'infinité des douleurs. Mais moi, je n'ai pas été l'objet de cette terrible munificence qui fait les hommes grands

entre tous! Moi, je n'ai qu'une misère pour ma part; moi, je meurs, comme les lys et l'hermine, d'une seule tache tombée en mon sein! Toute la question qui résume ma vie est celle que tu me fais aujourd'hui : « Tu es Poète, où est ta Poésie! » O Amaïdée! de Poésie, je n'en ai pas qui m'appartienne. Le torrent divin qui tombe du ciel dans ma poitrine y engouffre son onde et sa voix. L'homme a menti dans son orgueil quand il s'est enchanté lui-même de la balbutie de ses lèvres. Il jouait au Dieu en s'efforçant de créer avec sa parole, mais la Nature l'écrasait de son calme pur de dédain. Si l'on m'eût donné le choix, j'eusse mieux aimé peut-être risquer ce mensonge que de sentir un doigt qui n'était pas le mien, comme celui du dieu Harpocrate, faire peser le silence sur ma bouche esclave. Mais, hélas! l'alternative me manquait. Et voilà pourquoi j'ai souffert. Amer tourment de l'impuissance! quoique ce fût encore plus l'impuissance de l'homme que de Somegod. Ma vie s'ensanglanta de cette lutte fu-

rieuse que tout homme a avec soi-même avant de prendre son parti sur soi. On le prend enfin, on le prend, ce parti désolé et funeste, mais quelle consommation de la vie!

« O Amaïdée! Amaïdée! ne me demande pas mon histoire. Les vies de tous se ressemblent plus qu'on ne croit. Femme ou Poète, quand la souffrance intervient dans les battements de nos organes, cette souffrance est un désir que rien n'étanche, et les hommes l'ont nommé l'Amour. Qu'importe l'objet de ce désir funeste! qu'importe la pâture dont cet amour ne pourra jamais s'assouvir! le sentiment ne perd point de sa formidable intensité. Parce que, ma pauvre Lesbienne, tu ne voyais sur les rivages que les voyageurs entraînés par toi au fond des bois, parce que, dans tes nuits ardentes et vagabondes, tu ne relevas jamais ton voile pour admirer l'éclat du ciel, est-ce à dire, ô Amaïdée! qu'il n'y avait à aimer que ce que tu aimais! Est-ce qu'auprès de l'homme il n'y avait pas la Nature? Est-ce à dire que

toutes les adorations de l'âme finissaient toutes à l'amour comme tu le concevais? Eh bien, moi, j'aimai la Nature, et toute ma vie fut dévorée par cette passion! Je l'aimai avec toutes les phases de vos affections inconnues et que j'entendais raconter. Je reconnaissais, aux récits des hommes et aux chants des poètes consacrés aux amantes, que ce que j'éprouvais avait toutes les réalités de l'amour. Ce ne fut d'abord qu'une douce rêverie au sein des campagnes, des larmes venues vers le soir, un plongement d'yeux incessant dans les immensités du ciel, quand, assis sur quelque tertre sauvage, j'y oubliais la voix de ma mère ou de mes sœurs promenant alentour, ou que seul je pouvais à peine m'arracher, à la nuit, vers le tard. Les mères se méprennent souvent aux tristesses de leurs fils. La mienne m'envoya dans les villes. J'y vécus pendant quelques années; je pris ma part du grand festin d'une main languissante, et à la première coupe tarie, sans désir et sans ivresse, je fus aux lieux

que j'avais quittés. J'y rapportais la même froideur et un front plus chargé d'ennuis. Je n'étais pas malheureux ; mais j'allais l'être... J'ignorais de quel nom appeler mes regrets et mes espérances ; j'ignorais vers quoi montaient les élancements de ce sein que des femmes belles comme toi, ô Amaïdée ! n'avaient ni troublé ni tiédi. Je ne me sentais pas de tendresse pour ma mère et mes sœurs, et je passai pour ainsi dire à travers leurs embrassements pour aller revoir la Nature.

« Je la revis avec des larmes, avec des bonheurs sanglotants et convulsifs. Ce jour-là, je sus ce que j'avais. J'avais lu souvent de ces livres que les hommes disent pleins de l'amour de la Nature. Mais qu'ils me paraissaient imparfaits et froids ! qu'ils me disaient peu ce que je devais attendre de l'avenir ! C'est qu'une passion tenait ma vie dans ses serres d'autour, et que les hommes les plus éloquents dans leur culte de la Nature n'en ont parlé que comme on parlerait de beaux-arts. — Ils l'ont admi-

rée, la grande Déesse, la Galatée immortelle, sur son piédestal gigantesque, mais ils n'ont jamais désiré l'en faire tomber pour la voir de plus près! Ils n'ont jamais désiré clore avec la lave de leurs lèvres la bouche de marbre dédaigneusement entr'ouverte!... Hélas! tout à l'heure encore votre amour, à vous, m'impose ses images pour exprimer ce que je ressentais. Ah! exprimer l'Amour, cela vous est possible, mais moi, Amaïdée, je ne puis! Et tu me demandes où est ma Poésie? Elle est toute dans cet inexprimable amour, qui l'a clouée, comme la foudre, au fond de mon âme, où elle se débat et ne peut mourir. En vain je m'épuise en adorations sublimes ou insensées; j'ai pitié de mon éloquence! Vous, du moins, vous pouvez vous saisir, vous rapprocher, mêler vos souffles et féconder vos longues étreintes; mais moi, je croise mes bras sur ma poitrine soulevée, et, impuissant devant l'infini, je reste, succombant sous les facultés de l'homme inutiles! Tout amour commence par l'ivresse, un

pur nectar dont la lie n'est pas loin et brûle, mais on ne se fait point sa part dans l'amour : il faut boire encore, boire toujours, pourvu qu'il en reste ; on vomirait plutôt son cœur dans le calice que le fatal calice ne reculerait ! A regarder si longtemps l'être adoré, on s'exalte, on s'irrite, on veut ! Quoi donc, ô créature humaine ?... Posséder ! crie du fond ténébreux de nous-même une grande voix désolée et implacable. Posséder ! dût-on tout briser de l'idole, tout flétrir et d'elle et de soi ! Mais comment posséder la Nature ? A-t-elle des flancs pour qu'on la saisisse ? Dans les choses, y a-t-il un cœur qui réponde au cœur que dessus l'on pourrait briser ? Rochers, mer aux vagues éternelles, forêts où les jours s'engloutissent et dont ils ressortiront demain en aurore, — comme un phénix couleur de rose, échappant des cendres d'hier, brûle dans les feux du soleil, — cieux étoilés, torrents, orages, cimes des monts, éblouissantes et mystérieuses, n'ai-je pas tenté cent fois de m'unir à vous ?

n'ai-je pas désiré à mourir me fondre en vous, comme vous vous fondez dans l'Immense dont vous semblez vous détacher? Mais avec ces bras de chair je ne pouvais pas vous saisir! Sublimes dérisions de l'homme! Aussi, étendu en face des perspectives idolâtrées, haletant après les désespérants horizons qu'on ne peut toucher, malade d'infini et d'amour, je me consumais en angoisses amères. La chevrière de la montagne qui m'avait vu là le matin m'y retrouvait le soir, plus pâle, et s'enfuyait épouvantée, comme si un sort eût été sur moi. Souvent je me plongeais dans la mer avec furie, cherchant sous les eaux cette Nature, ce tout adoré, extravasé des mains de l'homme, insaisissable et si près de nous! Après des heures d'une poursuite insensée, la vague me rejetait inanimé au rivage, la bouche pleine d'écume, presque étouffé et tout sanglant. Mais le désespoir durait encore. Je mordais le sable des grèves comme j'avais mordu le flot des mers. La terre ne se révoltait pas plus de ma

fureur que n'avait fait l'Océan. Autour de moi tout était beau, serein, splendide, immuable! Tout ce que j'aimais, tout ce qui ne serait jamais à moi! Ah! le moi, dilaté par le désir et la rage, craquait au fond de ma personnalité! Pour le délivrer de la borne aveuglante, pour briser son enveloppe épaisse, je tournais mes mains contre ma poitrine. Des griffes de lion n'eussent pas été plus terribles. Un enthousiasme ineffable me soutenait dans le déchirement de moi-même. Incurable faiblesse des passions! Un soleil couchant sur la mer, quelque beau spectacle dans les nues, un parfum apporté par les brises, interrompait l'acharnement du suicide, et je joignais mes mains sanglantes, et je tombais à genoux devant cette merveilleuse Nature, trop belle pour que je voulusse la quitter! Je me sentais rattaché à la vie par l'idée que l'âme, se mêlant au Pan universel, y doit tomber submergée et perdue, et je ne voulais pas anéantir mon amour. Ainsi je répudiais courageusement les promesses du Panthéisme;

car c'étaient ces organes maudits et blessés qui mettaient entre moi et la Nature les rapports d'où naissaient et mon bonheur et ma souffrance, et, dans l'incertitude de les détruire, j'aurais refusé d'être Dieu !

« Voilà pourquoi, ô Amaïdée ! Altaï t'a dit que j'étais Poète ; mais je n'étais, hélas ! que le martyr de mes pensées. Hommes et femmes, qui avez des regards et des caresses, vous qui pouvez dénouer des chevelures et confondre la flamme de vos bouches incombustibles, c'est vous qui êtes les Poètes, et non pas Somegod ! Dans l'isolation de mon impuissance, pour me soustraire à ce néant qui m'oppressait, je cherchais parfois à refléter cette âme épanchée sur les choses, dans le langage idéal que je rêvais. Mais je n'avais point été frappé du magnifique aveuglement des prophètes. Je comprenais ma parole. Miroir concentrique de la Nature, celle-ci le brisait en s'y mirant. Alors, d'une honte inépuisable contre moi-même, je déchirais les feuilles trempées de mes larmes insomnieuses

et je les dispersais autour de moi. Comme les feuilles de la Sibylle répandues sur le seuil de l'antre sacré, un vent divin ne les levait pas de terre pour les emporter au bout du monde. Je les ai vues tourbillonner quelquefois du penchant de la falaise jusqu'à la mer qui mugit au pied. Je les suivais avec les angoisses d'une mère infanticide. Vagues sombres, blanches écumes, aquilons rapides, qui de vous les dévorait le plus vite? qui les cachait le plus à mes yeux? Je croyais encore que c'étaient elles, et puis je m'apercevais que ce n'étaient que les ailes des goëlands au-dessus des flots. Alors, assis dans une consternation profonde, je ressemblais à l'homme qui vient de vider sur l'autel des dieux la coupe de son sacrifice, sans avoir pu les apaiser!

« Ne me demande donc pas où est ma Poésie, Amaïdée, car tu renouvelles mes douleurs! Vois, ô femme! la lune surgit là-bas et nous atteint de ce rayon qui vient de nous éclairer tous les trois. A la lueur qui lisse les marbres

où le temps laissa son empreinte, mais qui ne rajeunit pas les visages vieillis, vois ce front sénile et tâte cette poitrine crevassée comme les flancs des rochers d'alentour! Cherche là ce que j'ai souffert avant de me résigner aux bornes de moi-même, à la voix forte d'Altaï! Tu as recueilli dans la vie les voluptés et l'insulte; cette double flétrissure s'est acharnée sur toi longtemps. Tu as dépensé bien des souffles sur les lèvres d'hommes qui te les renvoyaient empoisonnés ou qui ne te les rendaient pas; tu as dépensé bien des larmes sur la couche où tu t'éveillais seule et humiliée à l'aurore, pâle de la nuit et de regret, dans des voiles souillés et froidis; tu as ouvert ton cœur à tous les amours, et ils y sont venus plus nombreux que les cheveux tressés sur ta tête, plus ruisselants de larmes amères que ne le seraient ces mêmes cheveux détordus et plongés par toi dans la mer. Tu es femme, et cependant tu as mieux résisté que moi, homme de la solitude, nourri de simples au sein des montagnes. Juge

donc de l'intensité de mon mal et de sa durée! Juges-en si tu le peux, créature fragile, dans l'éphémérité de ton cœur! — Ne me demande plus où est ma Poésie!... Elle est là, mais je ne l'ai pas faite! Elle est là, partout, comme un Génie muet, un Sphinx charmant et ironique à la fois, dans cette nuit où j'étends la main! »

Somegod se tut. On n'entendit plus que la vague qui pantelait contre les flancs de la barque, et le coup de rame d'Altaï. — Amaïdée avait-elle compris le Poète, ce grand Poète qui ne créait pas?... Peut-être... N'avait-elle pas eu des désirs insatiables comme les siens? — Quand les nerfs se convulsent et que la nature succombe sous une poitrine, dans une impuissante pâmoison, que les yeux restent blancs et sans prunelles comme ceux d'une statue dont on a la raideur et l'inertie, n'avait-elle pas senti confusément qu'en sombrant ainsi dans la vie, aux bras de ceux qui ne pouvaient l'en rassasier d'une goutte de plus, il y avait une dernière étreinte impossible, comme celle de

Somegod, les mains étendues vers les horizons infinis ?... Peut-être... car elle lui tendit la main. Mais il ne la prit pas. Son esprit s'était perdu sur les vagues et roulait avec elles vers les grèves, étincelantes de l'écume du flot et des coquillages frappés des rayons de la lune.

Le mélancolique récit du Poète avait-il réveillé en elle ces cordes assoupies depuis quelques jours ? Il faut si peu à ces âmes mobiles et précipitées, qui ne jettent l'ancre nulle part, pour dériver sur le flot où elle s'était arrêtée plus languissante.

— « O Altaï ! — dit-elle avec une voix plaintive, — as-tu entendu ce que Somegod a dit de toi ? O le plus grand malheureux de nous trois, c'est toi qui as apaisé Somegod ! — c'est toi qui veux relever Amaïdée ! Quel es-tu, le Poète le sait-il ? Je le conjurerais de me l'apprendre, puisque toi, dont la parole est si pleine de charmes, tu dédaignes de parler de toi. As-tu aussi au cœur quelque passion qui ait absorbé toute ta vie et qui rende impossible l'amour ? »

Altaï répondit après un silence :

— « Ne me demande pas ce que je suis, Amaïdée. Je te le dirais peut-être si tu ne m'aimais pas. Je te le dirai sans doute, si alors tu tiens encore à le savoir, le jour que tu auras cessé de m'aimer.

— « Cesser de t'aimer ? — lui dit-elle. — O Altaï ! pourquoi donc m'affliges-tu toujours ? Tu me méprises, je le vois bien. Ton orgueilleuse vertu a ramassé une courtisane dans les sentiers impurs où elle marchait, mais, pour toi comme pour les moins pitoyables d'entre les hommes, cette courtisane était indélébilement flétrie... » Et l'altération de sa voix ne lui permit pas d'en dire davantage. Son passé lui revenait en mémoire, et, quand la Destinée nous abat, il est bien terrible de trouver dans ce passé une justification de la Destinée et l'absolution de la Douleur !

— « Tu es injuste, Amaïdée, — reprit Altaï avec son accent profond et calme. — Tu sais bien que je n'ai jamais pensé ce que tu dis. Te

mépriser! Et pourquoi, pauvre créature? Ne m'as-tu pas dit que l'éducation n'avait pas orné ta jeunesse, que les enivrements de ta vie ne pouvaient étouffer le remords du vice, la honte de ton abaissement? Des mille pudeurs de la femme, ton front qui rougissait dans tes aveux n'en avait désappris aucune. Mais, à ta place, ô mon enfant! toutes les femmes auraient succombé; elles auraient souillé jusqu'à l'âme. Toi, tu n'as prostitué que le corps. Non! je ne te méprise pas; je t'estime encore comme un précieux fragment échappé à la fureur d'hommes grossiers. Guéris-toi de cette passion qui n'est pas même profonde, et tu deviendras ma sœur. Le veux-tu?... »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le temps marchait cependant. L'automne venait. La vie, qui, pour Somegod, n'était que le mouvement général du monde répercuté fortement en lui avec tous les tableaux qu'il en-

traînait, la vie, pour lui, était variée. Le côté humain des amants et des poètes, les pieds d'argile de la statue d'or, c'est l'ennui, l'ennui qui n'achève pas et se détourne, dédain stérilement avorté. Mais Somegod n'avait pas cette grande inégalité dans sa nature, coulée d'un seul jet des mains de Dieu! Second terme d'une proportion divine dont la Création était le premier, il était passif quoique agité dans son génie. Les choses devaient lui imposer éternellement l'extase, ou Dieu aurait brisé le monde avant lui.

Mais pour les deux hôtes de Somegod, la vie devait être plus uniforme, plus immobile. Ils n'avaient pas le poème de la Création à chanter intérieurement et sans cesse dans leur âme. Pan n'était pas leur Dieu. En vain Somegod, à la prière d'Altaï, avait essayé d'initier Amaïdée aux mystères qu'il comprenait si bien, aux fêtes solitaires de la Nature. La femme nerveuse avait trop vécu dans le fini pour sympathiser avec ces grands spectacles, pour être

longtemps accessible à ces simples inspirations. Quand elle avait promené sur la grève, ramassé au flanc des falaises quelques fleurs dont Altaï lui expliquait les secrètes origines, lavé ses pieds dans l'eau laissée par la mer dans la crevasse d'un rocher et tressé ses cheveux sur sa tête, elle s'abandonnait avec inertie au cours des heures. Hélas! toujours elle avait été aussi oisive, mais, sur les divans où elle avait passé ses jours dans le lazzaronisme du plaisir, elle n'avait pas besoin de résister à cette mollesse qui l'engourdissait en la touchant. Aujourd'hui, elle avait peine à se plier à cette existence dépouillée et rude, qui frappait ses délicatesses comme un vent acéré et froid. Elle était malade de civilisation.

Souvent Altaï la prenait avec lui, et, laissant le Poète dans sa rustique demeure, ils allaient errer aux environs. Ils revenaient après de longues heures, fatigués, brûlés du soleil, se traînant à peine. Que s'étaient-ils dit dans ces courses? Amaïdée était plus abattue, son œil

plus vague, sa bouche plus dégoûtée, son front plus ennuyé. Mais Altaï ne changeait pas; il avait toujours cette sérénité désespérante, ce front et ces yeux usés de bonne heure et où il ne restait plus de place que pour le génie. Rien ne vainquait cette patience sublime. Elle le mettait en dehors de l'existence. Il ne passait point de l'intérêt à l'ennui comme les autres hommes, comme Amaïdée. Seulement, si l'ennui lui manquait, nul intérêt ne le soutenait non plus.

Si Altaï avait appris qu'un pêcheur fût malade ou dans la détresse, il allait le visiter avec Amaïdée, et ils lui prodiguaient tous les deux les secours dont il avait besoin. Il aimait à voir cette femme, qu'il voulait relever par les jouissances idéales et vertueuses des abaissements du passé, se passionner divinement à faire le bien. Mais, le seuil passé, les larmes qui avaient resplendi dans les yeux de la femme se séchaient sous je ne sais quel souffle aride, qui effaçait la larme répandue mais qui n'en taris-

sait pas la source. Chez cette âme bonne et énervée, les joies de la vertu n'avaient pas plus de durée que le troublant bonheur des passions, et elle était toujours apte à les éprouver de nouveau quand déjà, déjà et si vite, voici qu'elle ne les éprouvait plus!

Un jour, le Philosophe dit au Poète :

— « J'avais raison, ô Somegod, d'être impie à l'espérance. L'effort que je demandais à Amaïdée était trop fort pour elle. On ne relève pas une femme tombée, et toujours la chute est mortelle. Amaïdée s'est enfuie ce matin.

— « Enfuie? — dit Somegod.

— « Oui! enfuie, — reprit Altaï. — Elle n'aurait pas même eu le triste courage de me dire en face : « Je vais vous quitter. » — Ne la condamne point, mon ami; elle a obéi à sa nature. C'est pour ceux qui n'ont jamais vécu de la vie de l'âme qu'il y a une fatalité! Maintenant, l'action voulue par moi est achevée; l'avortement de mon dessein est accompli. Ce n'est point une femme corrompue; elle a des larmes

et des rougeurs; elle se dévouerait encore si elle pouvait aimer. Mais l'amour qu'elle éprouve est inerme et rapide comme sa volonté, impuissant. Tu vois, elle disait qu'elle m'aimait, et c'était vrai; voilà pourquoi elle était venue! Mais cet amour s'est usé en quelques mois, trame précieuse employée à trop d'usages pour pouvoir résister longtemps. Cette vie nouvelle que je lui créais ne l'a retenue que parce qu'elle lui était nouvelle. Mais cette vie s'adressait trop à des facultés qui ne s'étaient jamais éveillées dans son âme, qui y étaient mortes en germe sous les affadissements de la volupté, pour que bientôt elle ne s'en détachât pas. »

En achevant ces calmes paroles, Altaï tendit une lettre à Somegod. Celui-ci la prit et la lut sous les rouges rayons du couchant, qui semblait se dépouiller de sa toison de pourpre pour revêtir la terre, magnifique charité d'un beau ciel aux obscurités d'ici-bas!

« Quand tu liras cette lettre, ô Altaï! je serai « partie. J'aurai regagné les villes d'où je viens.

« M'accuseras-tu, toi que j'ai aimé et qui ne « m'as pas aimée, toi, le seul homme de la « terre dont je redoutasse le mépris? Hélas! si « tu m'avais aimée, j'aurais oublié la vie écou- « lée, je serais peut-être devenue forte comme « toi, j'aurais peut-être résisté au calme étrange « de la solitude dans laquelle tu m'avais dépo- « sée. Cela m'a manqué, Altaï; je le dis avec « tristesse, mais sans larmes. Je ne pleure pas « en m'éloignant de toi.

« Mais seule! Mais avec toi, mais avec So- « megod, mais seule quoique avec tous deux, « oh! la vie était impossible. Je ne vous res- « semble pas : à peine si je vous comprends. « Vous, vous passez les jours à parler de Dieu « et de l'âme, faisant avec la vie comme ce « Grec dont tu m'as raconté l'histoire faisait « avec la coupe de ciguë qu'il tarissait d'une « intrépide lenteur. Vous êtes là, recueillis, aus- « tères, mais souriant bonnement à la faible « femme que le monde insulte et condamne, « et que vous, les sages, ne condamnez pas.

« — Je vous trouvai si beaux d'abord que je « vous admirai et pris courage à vous entendre, « vous demandant entre vous deux une place « que je ne croyais pas quitter. Hélas! l'esprit « que vous aviez élevé en moi s'est bientôt éva- « noui et m'a abandonnée. Je ne puis avoir la « majesté de votre attitude éternelle. Vous êtes « trop grands. La Nature aussi, que Somegod « adore, m'est demeurée inacessible. Elle et « vous ne pouvez vous emparer de ma misé- « rable existence. Je ne demeure pas sur ces « sommets et le moindre souffle me remporte.

« O toi à qui rien n'échappe, ô Altaï! as-tu « deviné que je partirais? Tu n'as jamais eu « grand courage. Tu n'accueillais pas l'espé- « rance que j'osais te donner, tu m'as toujours « intérieurement méprisée, quoique ce mépris « fût doux et bon! La Nature et vous, hommes « incompréhensibles, ne me suffisaient déjà « plus. Altaï, toi qui aurais pu t'emparer si vio- « lemment de tout mon être, toi qu'avoir vu « grave et fier au milieu des autres hommes,

« usés du frottement des caresses, m'attacha à
« toi comme si j'avais été jeune et enthousiaste,
« pourquoi as-tu replié sur ta poitrine ce bras
« qui aurait servi à me soutenir?... Hier, quand
« je regardais ces sveltes et brunes filles, les
« chevrières de la montagne, après m'être as-
« sise sur le vase de cuivre où elles ont en-
« fermé le lait écumant, voyais-tu que je m'en-
« nuyais? Au sein de ce groupe de femmes
« jeunes, vigoureuses, de contours purs et ar-
« rêtés, sustentées de soleil et d'indépendance,
« cette généreuse nourriture qui les rend si
« fortes et si belles, n'as-tu pas senti la diffé-
« rence qui séparait de ces filles debout et à la
« tournure de guerrières la femme écrasée, as-
« sise devant elles, pâle, fatiguée, blessée cent
« fois à la même place, saignante de volupté
« sous la robe traînante comme d'une flèche
« que tu n'avais pu arracher? N'as-tu pas eu
« pitié de mes pâleurs? N'as-tu pas eu pitié de
« la main amaigrie qui soutenait ce front qui
« fut beau et où les souillures des lèvres et de

« l'existence ont effacé les mâles couleurs de « la jeunesse? Hélas! je pensais que j'avais été « comme ces jeunes filles, qui me regardaient « sans comprendre comment on pouvait être « en même temps jeune comme elles et d'une « vieillesse qui n'était pas celle de leurs mères, « et je pensais aux montagnes du pays où je « fus élevée, à ce Jura où je marchais nud-pieds, « forte, belle, heureuse et pure. Ah! cette pen- « sée était navrante. Ma jeunesse m'apparaissait « comme un songe que je ne recommencerais « pas. Tu ne pouvais pas me le rendre, mais « me l'eusses-tu rendu, Altaï, que je l'aurais « refusé! Tu me parlais de me purifier, mais « tout le temps qu'on a un souvenir du passé, « c'est la chose impossible. On ne voudrait pas, « ô misérable! n'avoir pas existé comme on a « vécu.

« Adieu donc, Altaï, adieu! Oublie-moi! Je « ne t'écrirai point que je ne t'oublierai jamais, « que t'importe!... Dans ta supériorité mysté- « rieuse, n'es-tu pas détaché de tout? Ta bonté

« même n'est-elle pas un dédain plus profond « que celui qui blesse? Ah! si tu avais été plus « vulgaire, peut-être serais-je restée auprès de « toi. Ne m'eusses-tu pas aimée, du moins tu « aurais eu une pitié que j'aurais comprise. Un « autre que toi rirait des mollesses de mon âme, « mais ton orgueil ne ressemble à celui de per- « sonne; aussi demeurerai-je vraie avec toi. Je « retourne à ma vie errante. J'en suis lasse, et « je ne saurais m'en passer. J'y retourne, non « point rapidement et le cœur palpitant comme « il arrive quand on va rejoindre ce qu'on « aime; je n'aime pas ce que je vais retrouver. « Ah! les hommes sont bien fous s'ils croient « que c'est une passion qui décide toujours de « la vie. Bien souvent l'ennui m'énervait plus « douloureusement auprès de toi que les vo- « luptés fades et grossières, sans charme pour « les sens hébétés, mais ignoblement néces- « saires au vide du cœur et de la vie. »

Somegod avait fini la lettre, cette lettre qui venait d'apprendre à ces deux hommes que la

supériorité ne servait à rien ici-bas *, et que pour avoir action dans ce monde, au nom de la Vertu même, il fallait descendre, amère vérité qui écrasait douloureusement l'esprit du Philosophe et qui glissa sur celui du Poète. Le soleil venait de tomber dans la mer incendiée de ses feux. Les brises apportaient ce parfum caché dans les vagues, frais et pénétrant et ineffable, digne de la végétation inconnue du fond des eaux. Les goëlands criaient sur les pics des brisants, et le ciel, chargé de nuages amarantes et orangés vers les bords, semblait folâtrer avec les flots. — Ce spectacle avait emporté l'esprit de Somegod. Le sublime enfant venait d'oublier la désespérante vérité dont il avait entrevu

* Quand il écrivit ces pages, l'auteur ignorait tout de la vie. L'âme très enivrée alors de ses lectures et de ses rêves, il demandait aux efforts de l'orgueil humain ce que seuls peuvent et pourront éternellement — il l'a su depuis — deux pauvres morceaux de bois mis en croix.

Jeudi saint, 18 avril 1889.

J. B. d'A.

la lueur. Altaï, qui respectait la Poésie comme une fille de Dieu, ne le tira pas de sa contemplation silencieuse. Tel qu'un homme dont la sandale est plus usée que le courage, il descendit la falaise, sans abattement au front, et appuyé, comme un Roi antique, sur son bâton de voyageur. Il était déjà loin quand Somegod retourna la tête. Le Poète se pencha sur une pierre de la falaise, coupée à pic de ce côté, et il le vit qui s'en allait le long du rivage. Il ne l'appela pas pour lui demander où il allait, — il le savait sans doute. Mais, pour la première fois de sa vie, il regardait cet homme qui s'éloignait avec l'admiration que lui inspirait ordinairement la Nature.

Depuis ce jour, Somegod est seul sur la pierre de sa porte au soir.

TABLE

TABLE

POUSSIÈRES

La Haine du Soleil. 3
Le Buste jaune. 7
Le Cid. 11
Le vieux Goëland 15
A qui rêves-tu si tu rêve... 19
Débouclez-les, vos longs cheveux de soie... 21
Oh! les yeux adorés... 23
« Oh! pourquoi voyager?... » 27
Si tu pleures jamais... 33
Oh! comme tu vieillis!... 37
L'Échanson. 39
La Beauté. 43
Sur son Album 47

Si j'avais, sous ma mantille... 49
A Roger de Beauvoir. 53
Saigne, mon Cœur! 55
Les Nénuphars. 57
Je vivais sans cœur, tu vivais sans flamme... 59
La Maîtresse rousse. 61
Treize Ans 67
Un Amour de Jupe. 73
A Valognes. 77
Les Spectres. 79
Chanson 81
Tu t'en vas, — ce n'est pas ta faute... 85
Tête pâle de ma Chimère,... 87
Te souviens-tu?... 89

RHYTHMES OUBLIÉS

Quand tu fus partie... 95
Quand tu me reverras... 99
Niobé 103
Les Quarante Heures. 113
Les Yeux caméléons 117
Sonnet. 127
Les Arabesques d'un Tapis 131
Les Bottines bleues. 135
Les trois Tasses de Thé 149
Laocoon 153

AMAÏDÉE

Préface de Paul Bourget 163
Dédicace 169
Épigraphe 171
Amaïdée 173

Achevé d'imprimer

le seize septembre mil neuf cent neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

3. — 4897.

ŒUVRES

DE

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Édition petit in-12, pap. vélin (Petite Bibliothèque littéraire)

L'Ensorcelée. 1 vol. avec portrait . . . . . 6 fr.
Une vieille Maîtresse. 2 vol. . . . . 12 fr.
Le Chevalier des Touches. 1 vol. . . . . 6 fr.
Un Prêtre marié. 2 vol. . . . . 12 fr.
Les Diaboliques. 1 vol. . . . . 6 fr.
L'Amour impossible. — La Bague d'Annibal. 1 vol. . 6 fr.
Du Dandysme. — Memoranda. 1 vol. avec portraits. 6 fr.
Ce qui ne meurt pas. 2 vol. . . . . 12 fr.
Une Histoire sans Nom. — Une Page d'Histoire. 1 v. 6 fr.
Poussières. — Rhythmes oubliés. — Amaïdée. 1 vol. . 6 fr.

Éditions diverses :

Le Chevalier des Touches. 1 vol. illustré. . . . . 4 fr.
Une Histoire sans nom. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Premier Memorandum (1836-1838). 1 vol. in-18. . 3 50
Une Page d'Histoire (1603). 1 vol. petit in-12 avec deux eaux-fortes de L. Ostrowski . . . . . 1 fr.
Amaïdée, poème en prose. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr.
Pensées détachées. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr.
Littérature étrangère. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Littérature épistolaire. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Les Poètes. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
Mémoires historiques et littéraires. 1 vol. in-18 . . . 3 50
Journalistes et Polémistes. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Portraits Politiques et Littéraires. 1 vol. in-18. . . . 3 50
Philosophes et Écrivains religieux. 1 vol. in-18. . . . 3 50
Le Roman contemporain. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Romanciers d'hier et d'avant-hier. 1 vol. in-18. . . . 3 50
De l'Histoire. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
A Côté de la Grande Histoire. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Femmes et Moralistes. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Poésie et Poètes. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50
Voyageurs et Romanciers. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
Philosophes et Écrivains religieux et politiques. 1 v. 3 50
Critiques diverses. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers. — 4.-4897.